France
ILLUSTRATION

N° 93 — 12 JUILLET 1947 — 40 FRANCS

Illinois U Library

Phot. Ellebé.

LE TEMPS DES VACANCES EST REVENU

Pendant trois mois les stations balnéaires et climatiques vont recevoir les citadins avides de grand air. Déjà les plages connaissent l'animation des grandes saisons, ainsi que le montre notre photographie. Par le nombre des hôtels qui ont rouvert cette année, par l'éclat des manifestations prévues dans toute la France pour cet été, ces vacances 1947 s'annoncent comme de vraies vacances de temps de paix. — Voir l'article page 29.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . .	1.200	1.430	1.400	1.630

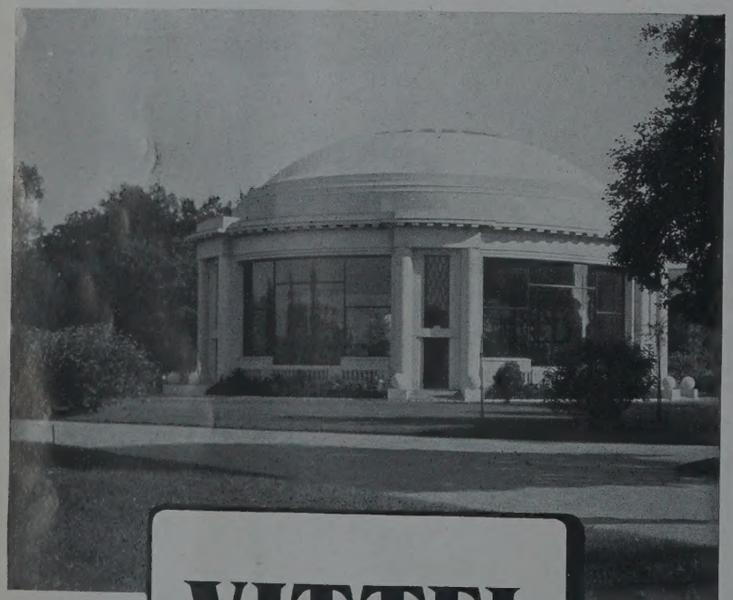
FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 10 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



VITTEL

GRANDE SOURCE
"POUR LE REIN"

SOURCE HÉPAR
"POUR LE FOIE"

SAISON : 8 Juin - 20 Septembre

VOLT

POUR LA RECONSTRUCTION MONDIALE

EXPOSITION INTERNATIONALE DE
L'URBANISME ET DE L'HABITATION

GRAND PALAIS - COURS LA REINE
10 Juillet 1947 - 17 Août 1947

L'Exposition est ouverte tous les jours de 10 heures à 19 heures.
PRIX D'ENTRÉE, de 10 à 13 h. : **25** fr. ; de 13 à 19 h. : **50** fr.

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 93 • 12 JUILLET 1947

L' « INDEPENDENCE DAY » CÉLÉBRÉ A PARIS

Ainsi que chaque année, le 4 juillet, jour de la fête nationale des Etats-Unis, a été célébré par la colonie américaine de Paris. Au cimetière de Picpus, M. Jefferson Caffery, ambassadeur des U. S. A., et le comte de Chambrun sont allés s'incliner sur la tombe de La Fayette, qu'est venu fleurir un soldat américain ayant participé aux campagnes d'Europe. Dans la soirée, une réception intime fut donnée dans les salons de la résidence (voir pages 37 à 40 un article sur l'ambassade et la résidence des Etats-Unis).

Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

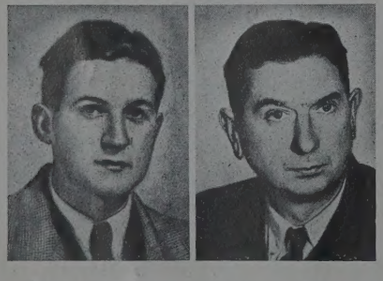
UNE SEMAINE DU MONDE

Buenos-Aires. *— Un nouvel accord commercial franco-argentin vient d'être signé par M. Wladimir d'Ormesson, ambassadeur de France, et M. Miguel Miranda, président de la Banque générale de Buenos-Aires.*

Londres. *— Les maires de Boulogne, de Dunkerque, de Calais et d'Arras, ainsi que les conseillers municipaux de ces quatre villes, ont été invités à visiter pendant quatre jours les régions du sud-est de l'Angleterre.*

Paris. *— L'aviateur Costes, qui est accusé d'avoir livré des plans à l'Allemagne, a été interrogé par le 2e tribunal militaire.*

Londres. *— Au cours de son voyage en Angleterre, M. Edouard Herriot, avant d'être reçu par le roi, s'est entretenu avec M. Attlee.*



Paris. *— Un complot contre la République a été découvert. Le comte de Merwels et le comte de Vulpian ont été inculpés.*

Madrid. *— Les Espagnols âgés de plus de vingt et un ans s'inscrivent sur les listes électorales pour le referendum du 12 juillet.*

Allemagne. *— Le deuxième Congrès du parti social-démocrate s'est ouvert à Nuremberg le 28 juin. Douze nations, dont la France, y sont représentées. C'est la première fois depuis quinze ans que les partis socialistes étrangers reprennent contact avec le parti social-démocrate allemand. Dans le discours qu'il a prononcé à l'ouverture du Congrès, le docteur Schumacher a insisté sur la nécessité de bonnes relations entre la France et l'Allemagne.*

Autriche. *— Le gouvernement de Vienne a demandé au Conseil de contrôle allié de l'aider à mettre fin aux incidents qui éclatent journellement le long de la frontière austro-yougoslave. Des bandes armées yougoslaves auraient pénétré en territoire autrichien et ouvert le feu sur plusieurs personnes.*

Belgique. *— La Chambre belge a adopté le 10 juillet les principaux articles de la convention douanière signée à Londres le 4 septembre 1944 entre la Belgique, la Hollande et le Luxembourg. Cette convention prévoit que ces trois pays adopteront d'ici trois mois des tarifs douaniers identiques.*

Inde. *— Le gouvernement de Kaboul a adressé au Foreign Office et au gouvernement indien une note déclarant que le moment est venu pour le Beloutchistan et la province du Nord-Ouest, sis entre la frontière actuelle de l'Inde et l'Indus, de choisir entre leur rattachement au Pakistan, leur fusion avec l'Afghanistan ou leur indépendance. Le gouvernement de Kaboul demande, en fait, le rattachement de ces provinces à l'Afghanistan parce que les habitants sont en majorité afghans.*

Indonésie. *— Un accord est intervenu entre les partis socialiste, travailliste et nationaliste pour désigner le successeur de M. Sutan Sjahir. C'est M. Amir Sjarifoeddin qui a été choisi. Il aura pour première tâche de trouver une solution au conflit qui oppose la Hollande à l'Indonésie.*

Milan. *— Plusieurs milliers de personnes ont défilé dans les rues pour protester contre la politique qui est suivie par le gouvernement de M. de Gasperi. Une grève générale d'une demi-heure a suivi cette manifestation.*

New York. *— Pour protester contre l'adoption du projet de loi Taft-Hartley, une partie des métallurgistes et des mineurs américains se sont mis en grève. De ce fait, l'industrie lourde des Etats-Unis est presque paralysée.*

OÙ PASSER SES VACANCES ?

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime... Voici le temps de l'année où, lassés de tout, et surtout de la ville, nous aspirons, comme le poète des *Méditations*, à entendre la cloche rustique du soir, les ruisseaux cachés sous des ponts de verdure, la voix « majestueuse et douce » de la mer ou le fleuve qui gronde à l'ombre de la montagne.

Nous vivons dans un monde si minutieusement détourné de son ordre naturel que toutes sortes d'obstacles s'interposent entre le citadin et les paradis champêtres. Nos aïeux des cavernes seraient bien étonnés s'ils voyaient quels efforts nous devons déployer pour parvenir jusqu'aux grèves et aux forêts. Il est vrai que nos exigences, filles du progrès, compliquent un peu nos démarches.

En vérité, les syndicats d'initiative locaux sont venus au secours des chercheurs. J'ai sous les yeux une imposante collection de leurs brochures et de leurs dépliants illustrés de photographies et de cartes.

Oui, mais les prix ? Je laisse aux gens savants le soin d'établir pourquoi le prix d'une chambre d'hôtel, d'une villa ou d'une pension est, ici, plus élevé que l'année dernière, et, ailleurs, plus modeste. Le phénomène s'explique toujours : il se peut que, dans telle région de Bretagne, pluvieuse en 1946 et en 1945, les hôteliers aient accepté des sacrifices afin d'attirer une clientèle qui menaçait de bouder. Ailleurs, ils enflent leurs prétentions parce qu'ils sont très sollicités ou parce que le cours de la viande et du poisson, dans leur pays, a interprété l'expérience Blum à rebours.

En moyenne, il est difficile de trouver une pension convenable à moins de 500 francs par jour dans une station bien desservie par le chemin de fer ou les liaisons routières.

En Bretagne, dans les hôtels de petites plages — dont les noms mystérieux sont, à eux seuls, tout un dépaysement — les prix suivent cette progression : grand tourisme, de 400 à 800 francs ; tourisme, de 300 à 600 francs ; tourisme familial, de 250 à 400 francs.

La catégorie dite « de luxe » déploie ses fastes sur la côte basque (de 800 à 3.000 francs), sur la Côte d'Azur (de 1.225 à 2.000 francs), à Deauville (de 1.200 à 3.000 francs), en Haute-Savoie (de 1.200 à 2.000 francs), en Savoie (de 1.000 à 3.000 francs). Mais, dans les mêmes contrées, comme dans les autres régions de vacances, les catégories plus modestes offrent le tarif dégressif que voici : grand tourisme, de 900 à 500 francs ; tourisme, de 1.000 à 300 francs ; tourisme familial, de 600 à 200 francs.

Le loyer des villes varie entre 15.000 et 50.000 francs par mois, suivant le lieu et aussi suivant le mois. Mais il s'abaisse jusqu'à 12.000, 10.000, 8.000 francs, et même, pour septembre, jusqu'à 4.000 francs et moins dans des localités peu connues.

D'une façon générale, le coût des villas s'est élevé moins que celui des pensions. Il a même baissé de 15 à 20 % sur la côte basque, puisqu'on y peut trouver pour 60.000 ou 80.000 francs des demeures dont le loyer s'élevait à 100.000 francs en 1946.

Il reste que beaucoup de nos cent trente stations climatiques, de nos cent vingt stations thermales et de nos mille plages ont été éprouvées par les destructions et les pillages du temps de guerre.

Il s'en faut de beaucoup encore que tous les dégâts aient été réparés. Ainsi Vittel, qui a pourtant fait des efforts remarquables, n'arrivera à recevoir, dans ceux de ses hôtels qui ont été restaurés, qu'un peu plus de la moitié de sa clientèle d'avant guerre.

C'est là une des raisons pour lesquelles les négligents, qui se sont décidés un peu tard à « retenir » une villa ou une chambre, reçoivent maintenant cette invariable réponse : « Plus de place », ou même ne reçoivent pas de réponse du tout. Qu'ils ne se découragent pas : l'exemple des deux dernières années prouve que tout le monde, avec un peu de patience, finit par se caser, à condition de s'écarter des routes trop battues.

Toutes ces difficultés, auxquelles s'ajoute la hausse des tarifs ferroviaires, ont donné un regain de succès au camping, et l'on voit déjà des villages de tentes sur les côtes. Mais le matériel de campement coûte cher, et, surtout, il est rare, si rare que ceux qui n'en ont pas cherchent à en louer à des aînés qui, l'âge venant, aiment mieux coucher dans un vrai lit, sous un vrai toit et ne plus passer la journée à souffler sur un foyer de Sioux pour faire cuire un œuf à la coque. Néanmoins, le camping reste à la mode — faute d'hôtels assez nombreux — chez les « naturistes » de l'île du Levant, qui, à tous les points de vue, si je puis dire, se contentent du « strict minimum ».

La « roulotte » automobile est à la mode, aussi, mais il faudra attendre que l'Amérique nous envoie d'autres modernes maisons du berger.

Est-il, pour les enfants surtout, des vacances plus belles que le long été passé dans une vieille maison familiale, où chaque objet nous relie aux générations disparues, aux coutumes abolies, aux traditions qui font l'âme et l'art d'un peuple ?

« Tous les mois étaient longs, très longs — et les années presque infinies. Les beaux mois de l'été et des vacances duraient délicieusement... » Ces phrases de Loti, dans *Figures et choses qui passaient*, restituent bien l'atmosphère des « grandes vacances » telles qu'elles s'offraient aux enfants d'hier ou d'avant-hier. Les parents n'avaient pas tous « un bien de famille ». Du moins pouvaient-ils confier leurs petits à quelque grand-mère paysanne ou provinciale, à quelque vieil oncle retraité qui terminait ses jours dans une bicoque des champs ou des landes... Adieu le bien-de famille ! il a fallu le vendre pour payer les impôts. Adieu les attaches rustiques, les oncles virgiliens et les mères-grands de campagne !

Mais notre siècle a inventé les colonies de vacances. Elles s'organisent maintenant de méthodique façon, grâce aux efforts conjugués de trois départements ministériels : l'Education nationale, la Santé, la Jeunesse. MM. Naegelen, Prigent et Bourdan auraient là-dessus beaucoup à nous dire et mériteraient maints éloges, ainsi que leurs collaborateurs.

Les principales colonies de vacances ont été créées par des municipalités, des groupes de municipalités et des collectivités locales. D'autres sont dues à des communautés religieuses, à des paroisses, à des philanthropes privés, à des œuvres de bienfaisance confessionnelles ou laïques, à l'Entr'aide française, à des patrons et à des comités d'entreprise.

Il existe quelques petites colonies « maternelles », mais, en général, les colonies de vacances sont réservées aux enfants d'âge scolaire (de six à quatorze ans). La plupart, actuellement, sont établies en montagne ou dans les campagnes, la reconstruction n'étant pas assez poussée sur les côtes dévastées par les Allemands. Les plus importantes sont dues aux municipalités des grands centres urbains.

Le ministre de l'Education nationale accorde de substantielles subventions aux municipalités et aux collectivités, sans prendre en considération leurs tendances politiques ou confessionnelles ; mais il se montre particulièrement généreux pour celles des colonies qui s'organisent selon un idéal pédagogique. La qualité d'une colonie lui paraît au moins aussi importante que la multiplication de ses jeunes hôtes. Pour cette raison, l'Education nationale forme, depuis deux ans, des moniteurs (dix mille cette année) dans des cercles d'enseignement populaire. Ainsi, le simple « gardiennage » cède la place à une œuvre éducative et culturelle : les moniteurs font connaître aux enfants les curiosités naturelles et l'histoire du pays, ils animent leurs jeux, leur apprennent l'hygiène, exercent leur intelligence et leur sens moral.

Plus de six cent mille enfants, cette année, feront dans les colonies de vacances un séjour d'un mois ou deux. Des accords ont été pris avec la Suisse et, surtout, avec la Belgique pour des échanges qui permettront à des petits Français de se faire de l'âme avec les beautés étrangères, comme disait Barrès.

Mais beaucoup d'étrangers — Anglais, Belges, Hollandais, Scandinaves, Américains — veulent, cette année, se faire de l'âme avec des beautés françaises. Plus de trois cent mille citoyens des Etats-Unis ont cherché à venir chez nous. Faute de bateaux, nous n'en recevrons que cent mille au plus. Des facilités leur ont été accordées pour le rationnement et pour les prix. Les circuits touristiques prévus pour ces hôtes leur coûteront de 900 à 2.000 dollars, c'est-à-dire à peine 40 à 50 % de plus qu'en 1939... Nous devons bien quelques amabilités, sans parler de la reconnaissance, à des visiteurs qui viendront aux lieux où, durant deux ans, les soldats de leur pays se sont battus pour la délivrance de l'Europe.

Il ne manque pas non plus de Français qui se préparent à franchir les frontières pour voir si les affaires des pays voisins vont mieux que les nôtres, mais surtout pour s'aérer l'esprit en même temps que les poumons. La Suisse, bien sûr, conserve tout son prestige, et l'Angleterre aussi. Mais l'Italie suscite d'autant plus de désirs que le change nous y est favorable. La Grèce, lointaine, hélas ! n'est pas moins convoitée, comme si, dans cette période de confusion matérielle et intellectuelle, les Européens éprouvaient le besoin de retourner aux sources de leur civilisation.

La plupart des Français doivent se contenter de dépaysements plus timides, mais ils ont appris, depuis la guerre, à rester sur leur appétit et se tiennent pour heureux s'ils peuvent aller demander à la nature, comme les médecins les y engagent, les forces qu'il leur faudra pour aborder une autre année difficile.

Raymond Millet.

LA CRISE A ÉTÉ ÉVITÉE

La dernière semaine de juin et les premiers jours de juillet, lourdement chargés d'incohérence politique, eussent laissé dans l'esprit une impression de débâcle si l'épilogue de ce drame complexe n'avait été à la fois clair et encourageant.

Le 30 juin, M. Paul Ramadier se trouvait aux prises avec ses ministres, qu'il essayait de mettre d'accord sur un programme de politique économique, et avec les membres du comité directeur du parti socialiste, qui n'étaient pas tous convaincus du bien-fondé de sa politique.

Il ne restait plus au président du Conseil que deux solutions : ou se démettre ou poser la question de confiance devant les élus du peuple. Il a pu choisir le deuxième terme de l'alternative parce que, finalement, il a su concilier les divergences au sein du gouvernement.

L'heure de l'ultime épreuve a sonné dans la nuit du 2 au 3 juillet, peu de temps après l'échec de la conférence Bevin-Bidault-Molotov. Devant les députés, M. Ramadier a refusé de choisir entre le libéralisme et le dirigisme, car il veut « à la fois l'un et l'autre », ayant pour principe « de prendre son bien où il le trouve ». Il pense que dans certains secteurs « la liberté est ce qui gêne le moins » et que dans d'autres elle ne pourrait qu'aggraver la pénurie.

Congélation de la viande en prévision de l'hiver (donc retour au système de la portion congrue), organisation du ravitaillement par des mutuelles obligatoires, assainissement du commerce où l'on trouve parfois jusqu'à des repris de justice ou des prévenus futurs, modification des règles de sous-répartition, répartition d'après un programme nouveau et non plus d'après la production des entreprises en 1938, bref, « renforcement de l'autorité là où c'est nécessaire, renforcement de la liberté là où elle est possible ».

Voilà ce que M. Ramadier a demandé aux députés. Demandé et obtenu, mais non sans tumulte. Tumulte à l'extrême droite quand il s'est tourné vers elle pour dire : « Derrière une opposition comme la vôtre des hommes organisent des mouvements armés. » Tumulte à l'extrême gauche quand il a fait allusion aux dessous de certaines grèves et ajouté, à l'intention des communistes : « Vous savez bien, pourtant, que toute augmentation générale des salaires est un désordre dans l'économie et non un allégement de la situation ouvrière. »

Ayant ainsi défini d'avance sa majorité, M. Ramadier a posé la question de confiance, non sans avoir compensé tous ses reproches aux opposants par un cordial et noble appel à l'union et à la discipline nécessaires pour le salut de « la République et de la patrie ».

En conclusion du débat, un ordre du jour — un seul — avait été déposé. Très long, très savant, il constituait un véritable programme dû à la collaboration de trois socialistes, MM. Charles Lussy, Gazier et Leenhardt. Une opportune suspension permit au chef du gouvernement de rallier le groupe de la majorité sur un texte qui, lui, était assez succinct pour satisfaire à la fois les socialistes, y compris M. Lussy, qui en est un des auteurs, le M. R. P., les radicaux et l'U. D. S. R. :

L'Assemblée nationale, approuvant les déclarations du président du Conseil sur la politique économique, fait confiance au gouvernement et, repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

C'est sur cette formule lapidaire que M. Ramadier a posé la question de confiance. Nouveau débat, dans lequel M. Duclos est intervenu pour diverses questions, notamment pour railler les variations des socialistes et pour s'étonner que le Rassemblement des gauches, hostile aux mesures de contrainte, pût accepter le plan de congélation de la viande.

Il ne restait plus qu'à voter, non pas tout de suite, mais dans le délai d'un jour franc prévu par la Constitution.

C'est par 331 voix contre 247 et 35 abstentions que le 4 juillet l'Assemblée a accordé sa confiance au gouvernement.

A la fin d'une semaine aussi mouvementée, M. Paul Ramadier avait encore à subir une ultime épreuve : obtenir l'approbation du Conseil national du parti socialiste, qui s'est réuni les 5 et 6 juillet.

Les socialistes de la tendance de M. Albert Gazier ne faisaient nul mystère de leur double intention : rappeler la tradition de la S. F. I. O. en matière économique et sociale ; inviter le chef du gouvernement et ses collaborateurs socialistes à préciser leurs intentions dans le domaine de l'économie et dans celui de l'attitude projetée à l'égard des masses ouvrières.

Nul ne s'est exagéré la gravité de cette épreuve de grâce. On pensait bien d'avance que, victorieux au Palais-Bourbon, M. Ramadier le serait aussi devant son propre parti. D'autant plus que les difficultés intérieures, heureusement atténuées, les complications internationales, l'imminence d'une seconde Conférence de Paris conjuraient plus que jamais la menace d'une crise ministérielle et semblaient même éloigner la perspective d'un remaniement.

Cet ensemble d'événements a démontré que la majorité gouvernementale, retrempée bon gré mal gré par la force des choses, était et demeure en son essence aussi fragile qu'indispensable.

Aussi est-ce sans surprise qu'on apprit le vote, par 2.576 voix contre 2.058 et 127 abstentions d'une motion du Tarn impliquant le maintien du gouvernement de M. Paul Ramadier.

Quant à la politique économique du parti, elle a été adoptée par 4.675 voix contre 26 et 12 abstentions. Cette politique prévoit notamment les moyens d'équilibrer le budget ordinaire, le financement de la reconstruction, la lutte contre l'inflation, l'équilibre entre les prix industriels et les prix agricoles et une adaptation des bas salaires au coût actuel de la vie.

Après la rupture, M. Molotov, l'air renfrogné, arrive au bureau des départs, à l'aérodrome du Bourget, dans la nuit du 2 au 3 juillet.

LA CONFÉRENCE ÉCHOUE, MAIS REBONDIT

L'ÉCHEC de la Conférence de Paris n'a pas ajouté une déception nouvelle à toutes celles que nous avons éprouvées depuis la fin des hostilités, mais un sentiment nouveau. Nous en étions arrivés à croire qu'aucune rupture ne se produirait, car aucun des alliés de la guerre, déjà lointaine, ne pouvait envisager chose pareille et, surtout, ne voulait en prendre la responsabilité. Nous nous sommes toujours efforcés de plier à cette croyance les faits qui, pourtant, ne paraissaient pas douteux, par suite de cette attitude une fois prise. Il ne s'agit pas là d'une erreur collective — nous n'avons jamais été dupes — mais d'une conception doctrinale dont la valeur disparaît aujourd'hui.

On peut bien en rappeler les éléments : il y a entre les Russes et nous une incompréhension difficile à faire disparaître, parce qu'il y a de part et d'autre une méfiance dont nous portons la responsabilité à son origine. Il faut donc nous accommoder de cette nécessité de vivre avec un système qui nous paraît insupportable, mais qu'il ne nous appartient pas de changer. C'est ce qu'on appelle la « coexistence » du communisme et du capitalisme, à laquelle nous avons essayé de croire. Nous avons admis, par voie de conséquence, que la Russie, ne pouvant renoncer à elle-même, faisait sa politique et qu'il était donc nécessaire d'essayer d'adapter la nôtre à cette politique. Cela nous a permis d'accepter tous les refus que l'on connaît, d'aller de concessions en concessions, de laisser les choses en l'état sans en tirer quelque bénéfice. Il est bien évident que le « nous » que nous employons s'applique à MM. Bevin, Byrnes et Bidault et aux opinions publiques des pays dont ils dirigent la politique. Les critiques violentes adressées à M. Churchill, qui dans ses discours de Fulton et de Zurich ne faisait que révéler la faiblesse des positions relatives à la Russie, montrent bien jusqu'où on était allé dans la voie de la conciliation.

Le discours du président Truman du 12 mars a porté un coup à ce système. On se souvient du « choc à l'estomac » qu'il a provoqué aux Etats-Unis. Les affaires de Hongrie, de Bulgarie, d'Autriche ont renforcé le courant qui s'est développé contre les méthodes du Kremlin. D'Amérique il a gagné l'Europe : le 21 juin, les déclarations du Premier britannique dans une réunion de mineurs à Barnsley, dans le Yorkshire, avaient un retentissement considérable dans le Royaume-Uni : « Je ne doute pas que dans plusieurs pays de l'Europe orientale les droits de l'homme soient méconnus et que le prétendu gouvernement démocra-

tique soit une parodie. » Parti d'Amérique, le raidissement contre la politique soviétique s'est rapidement étendu à l'Europe.

C'est dans ces conditions que les propositions du général Marshall ont eu les conséquences que l'on sait.

La Conférence de Paris avait commencé dans le plus grand secret, le 27 juin. L'agence Tass et la presse russe, malgré les engagements réciproques qui avaient été pris, révélaient ce qui s'était passé au Quai d'Orsay et exposaient, le 30 juin, les thèses en présence. Cette attitude comportait évidemment la rupture : elle s'est produite le 2 juillet, après une tentative faite par M. Bidault pour trouver un compromis. M. Molotov est resté inébranlable et la dernière séance fut celle des adieux.

Ce que la Russie refuse, c'est de s'associer à une politique qui l'entraînerait à sortir de l'isolement, qui reste sa plus grande force. Les raisons que le ministre des Affaires étrangères russe a invoquées contre les projets britannique et français ne résistent pas à l'analyse. Elles sont au nombre de quatre : 1° création d'une organisation qui serait placée au-dessus des pays européens et qui interviendrait dans les affaires intérieures des pays d'Europe ; 2° la France et l'Angleterre prétendent s'assurer une position prédominante au sein de cette organisation ; 3° le gouvernement soviétique considère comme contraire aux intérêts des pays européens le principe selon lequel le rôle décisif dans l'œuvre de reconstruction économique des pays européens doit appartenir aux Etats-Unis et non aux pays européens eux-mêmes, *principe incompatible avec le maintien des souverainetés nationales*, et, enfin, 4° les suites de l'action entreprise par la France et la Grande-Bretagne tendront non pas à « unir les efforts des pays européens dans l'œuvre de reconstruction économique d'après guerre, mais à réaliser des vues toutes différentes, n'ayant rien de commun avec les intérêts réels des peuples européens ».

La lecture de cette argumentation ne peut que confirmer notre opinion que le Kremlin a décidé de provoquer une rupture. En effet, le refus russe entraîne la formation d'une sorte d'union occidentale que l'adhésion aurait, au contraire, empêchée. Et le reproche adressé à la France et à l'Angleterre de vues hégémoniques est assez surprenant, ainsi que le refus de s'associer à une politique d'intervention dans la politique intérieure des Etats. On peut toujours justifier sa conduite par toutes sortes d'arguments, et les diplomates soviétiques n'en ont jamais manqué ; mais, en l'occurrence, leur peu de valeur logique cache mal les intentions du gouvernement de Moscou.

A la fin d'une de ces interminables séances de la Conférence dite de la paix, il y a un an déjà, un homme politique d'un petit Etat dont l'intelligence honore notre temps me disait : « Le jour où les Russes nous diront ce qu'ils veulent, nous pourrons faire la paix. » La pensée était juste et est toujours valable. La décision du 2 juillet nous apporte-t-elle une réponse ? Cela ne paraît plus douteux, si l'on s'en tient aux faits devenus explicables.

Il y a pour un pays, en dehors des méthodes, qui sont nombreuses, deux politiques : une constructive et une statique. Constructive, c'est-à-dire tendant à réaliser des fins imposées par les intérêts, les nécessités ou même un idéal. Statique, celle qui cherche à maintenir des avantages, à les conserver. La première est active, offensive, en quelque sorte, la seconde est, au contraire, défensive : elle tend au *statu quo*. Pour faire l'une comme l'autre, la diplomatie apporte toutes les ressources de ses hommes, de leurs méthodes et de leurs possibilités.

Quelle est de ces deux politiques celle que fait la Russie depuis que l'armée rouge a remporté sur l'Allemagne une victoire incontestée ? La seconde, apparemment. Depuis la fin des hostilités, le Kremlin n'a cessé de prendre des décisions négatives : refus de participer aux accords de Bretton Woods, refus de participer aux travaux de l'Unesco, refus du contrôle des armements, refus du règlement sur l'Allemagne à Moscou, dernier refus le 2 juillet ; enfin, sur l'O. N. U. pèse la menace du veto russe.

Mais à quoi peut tendre une telle politique, sinon à en préparer une autre, faite de réalisme et d'idéologie à la fois ? « Réalisme », ce sont les revendications sur les Détroits, certains territoires turcs, en Iran, en Mandchourie, sur le Groenland et le Spitzberg, sur les colonies italiennes. « Idéologie », ce sont les accords culturels avec la Pologne, la Roumanie, la Yougoslavie, la Bulgarie, c'est la lutte « prophylactique » contre le dollar et l'asservissement du monde capitaliste, c'est la propagande avec tous ses effets.

Le refus de la Russie a eu comme conséquence l'envoi incontinent de l'invitation de la Grande-Bretagne et de la France à vingt-deux nations européennes à une conférence qui s'ouvre à Paris aujourd'hui 12 juillet. L'invitation est formulée de telle sorte qu'elle comporte par son acceptation l'adhésion à une mise en place immédiate des organismes prévus par le plan franco-britannique que l'U. R. S. S. a écarté. Manœuvre qui est en réalité une riposte et qu'ont soutenus les discours synchronisés du président Truman et de M. Bevin.

En sommes-nous donc arrivés au terme de la période des concessions vaines et de la confusion systématique qui ont caractérisé l'immédiat après-guerre ? L'avenir prochain nous le dira, mais le refus russe du 2 juillet a eu un résultat capital : il libère beaucoup de consciences.

ROGER CÉRÉ.

Phot. Interpress.

Le ministre des Affaires étrangères de l'U. R. S. S., entouré de ses collaborateurs, prend congé de M. Bogomolov et du personnel de l'ambassade soviétique à Paris avant de monter à bord de son avion personnel, à 4 heures du matin, pour Moscou.

FÊTE RELIGIEUSE AU BENGALE

Dans le Bengale, le district de Midnapore célèbre tous les ans une grande fête religieuse qui attire une foule innombrable de pèlerins. Comme le fameux char de Jaggannath, le ratha *sacré de Mahishadal, avec ses cinq étages, est un somptueux et pesant véhicule, traîné par ceux des fidèles qui réussissent à se glisser parmi les privilégiés admis à l'honneur insigne d'empoigner les cordes d'attelage. Le prince lui-même, accompagné de ses deux frères* (en bas, au centre), *tous trois portant la guirlande de fleurs qu'un prêtre vient de leur passer autour du cou, prennent, au premier rang, une part active à cette cérémonie traditionnelle et agréable aux dieux.* Phot. Keystone.

Le secrétaire général du parti communiste hongrois, Matyas Rakosi, prononçant un discours à Budapest.

BUDAPEST, ENJEU EUROPÉEN

Cette ménagère hongroise exhibe avec joie un dollar qui lui permettra de faire quelques achats dépassant de beaucoup ses ressources normales.

Les événements politiques récents ont concentré l'attention sur la République hongroise. On sait que le président du Conseil Ferenc Nagy, accusé par le parti communiste d'avoir trempé dans un complot antidémocratique, a abandonné le pouvoir et s'est réfugié en Amérique. Un gouvernement remanié a succédé au cabinet Nagy, avec l'appui des autorités russes d'occupation, malgré de vigoureuses protestations britanniques et américaines.

Peu avant ces événements, notre collaborateur Roger Maurel était à Budapest, d'où il a rapporté ces notes.

Se rendre en Hongrie en 1947 est une entreprise qui demande beaucoup de persévérance. Non pas que les autorités nationales ne fassent preuve d'un grand désir de faciliter l'entrée du voyageur étranger, mais l'octroi des visas est subordonné à l'autorisation préalable d'une commission de contrôle. Cette commission, qui siège à Budapest, se saisit de dossiers établis par les chancelleries hongroises dans les capitales étrangères. Sur cette matière administrative, la perspicacité et la méfiance des services de sécurité militaire et politique s'exercent à loisir pendant cinq à six semaines. Pratiquement, c'est le commandement soviétique qui est maître de la décision.

Malheur à l'imprudent qui, las d'attendre une réponse à Paris, croit plus aisé de convaincre des autorités proches du territoire hongrois. Il s'apercevra vite que rien, pas même les interventions officielles les plus pressantes, n'a raison de l'obstination courtoise d'un fonctionnaire soviétique. On raconte volontiers, à ce sujet, l'histoire du ministre communiste, en voyage officiel, demeuré dix jours à Prague dans l'attente du visa russo-hongrois qui lui aurait permis d'assister au congrès qui l'attendait à Budapest ; il dut se résigner à rentrer à Paris sans pousser plus loin l'expérience.

Plus heureux que lui, j'ai finalement reçu, un jour, le permis russe à bande verte. Mon nom, traduit phonétiquement en écriture cyrillique, ne semblait plus avoir rien de commun avec ma personne. Cepen-

dant, ce simple papier ouvrait les frontières du pays magyar.

Que l'on aborde la Hongrie par l'ouest, venant de l'Autriche découragée, par le sud, quittant une Yougoslavie débraillée, ou par le nord, où la Slovaquie se bute dans une bouderie de mauvais aloi, la nouvelle République fait contraste. Boutonnés jusqu'au col, coiffés du couvre-chef mi-shako, mi-képi, qui est d'uniforme pour la gendarmerie comme pour le personnel des chemins de fer, droits, froids, fiers, les agents de l'autorité imposent. Ils donnent l'impression de se prendre au sérieux. Mieux qu'ailleurs, dans l'ancien empire, les traditions du rail se maintiennent : à chaque passage à niveau, le préposé, en uniforme, est au garde-à-vous; et, dans les gares de moyenne importance que le rapide traverse, c'est un petit état-major rangé sur deux ou trois rangs, avec devant, comme il se doit, le chef au shako rouge, qui salue militairement les wagons qui passent.

Les gares hongroises offrent d'autres spectacles. Beaucoup sont largement pavoisées aux couleurs nationales, comme un jour de fête, et décorées de guirlandes de feuillage. Parfois, ce cadre vide est rempli par une foule ordonnée et patiente, sur qui les haut-parleurs

Le criminel de guerre hongrois Ferenc Szalasi, ramené sur le théâtre de ses forfaits, contemple les eaux du Danube, où furent jetés, par milliers, les cadavres de ses victimes.

déversent des airs martiaux. Quelque convoi d'émigrants volontaires ou forcés est attendu du sud au nord. Rien n'est plus commun en Europe Centrale que ces trains de wagons couverts, où sont entassées des familles paysannes avec leurs meubles et leurs bêtes, leurs machines agricoles et leur provision de bois. Mais c'est en Hongrie que l'accueil paraît être le plus fraternel aux frères de race balayés par la tourmente.

Du train, les campagnes semblent cultivées, les villages, pauvres, et les routes, exécrables. Le grand vent des plaines aggrave la sécheresse, qui paraît un handicap sévère pour l'agriculture. En revanche, la main-d'œuvre est abondante. Près de la frontière slovaque, sur les coteaux du Danube, j'ai vu plusieurs centaines d'ouvriers et d'ouvrières buttant des vignes à la main, travail que quelques hommes et quelques chevaux font en France en quelques heures.

A l'approche de Budapest, les traces de la guerre s'inscrivent de plus en plus profondément dans le paysage. Des tranchées de combat et des boyaux mal comblés écartèlent les jardins ouvriers et s'insinuent entre les immeubles éprouvés. Les épaves de wagons et de matériel de guerre, qui jalonnent toutes les routes d'Europe depuis deux ans, les destructions et les ruines éparses parmi des faubourgs populeux disent les batailles prolongées.

Dans Budapest même, le spectacle est différent. Sur la rive gauche, dans la ville basse des affaires et des plaisirs, les dégâts des bombardements de l'artillerie allemande sont souvent peu apparents. Si quelques hôtels particuliers de l'avenue Andrassy, notre avenue du Bois, ont été touchés par les bombes alliées destinées aux Allemands qui les occupaient avant leur repli derrière le Danube, la ville n'est pas défigurée. Les grandes places Louis-Kossuth et de la Liberté ont gardé intacte leur majestueuse ordonnance. Le palais du Parlement mire toujours dans le Danube les quatre-vingt-dix statues de sa façade.

Mais, ce qui a transformé complètement la physionomie de la ville, c'est la rupture des

Le pont de la Liberté, anciennement pont François-Joseph, avait été détruit par les Allemands. Entièrement reconstruit, il vient d'être rendu à la circulation entre Buda et Pest.

Comme dans tant de pays d'Europe, les moyens de transport en Hongrie restent précaires. Dans les trains bondés, les voyageurs en surplus montent sur les toits des wagons, et les tramways de Budapest sont pris d'assaut. Ce gamin misérable voyage sans billet, juché sur les tampons d'un wagon, et fume une cigarette américaine, sa seule fortune.

quatre ponts géants qui la reliaient à Buda. Toute la vie, si intense, des quais et de leurs abords s'est retirée d'eux. Tandis que les tabliers des ponts s'enfoncent sous les eaux du fleuve, les façades des grands hôtels qui bordent le quai François-Joseph sont, pour la plupart, murées. Ce « corso » de Budapest, qui était à la ville ce que le Ring est à Vienne, ou, à Nice, la Promenade des Anglais, est, maintenant, mort à demi. C'est à peine si quelques cafés à terrasse conservent le souvenir de ce qui fut l'un des rendez-vous les plus brillants de l'Europe.

Du moins, les rues de la rive gauche sont-elles nettes de tout décombre. Budapest est l'une des villes atteintes par la guerre qui a fait le plus soigneusement toilette. Pendant des mois, des milliers de travailleurs réunis par la conscription ont travaillé au déblaiement. « Quand nous sortîmes de nos caves, après des semaines au cours desquelles la bataille avait fait rage dans la ville même, m'a dit un Hongrois, j'ai eu l'impression que jamais Budapest ne pourrait retrouver son visage. Aujourd'hui encore, je suis étonné de ce que nous avons su faire. »

Ce succès s'explique en partie par le fait que Budapest a surtout souffert des feux d'artillerie et d'infanterie, qui respectent, généralement, le gros œuvre des bâtiments. Mais, franchi le Danube, sur le pont provisoire lancé à la hauteur du Parlement, seul lien qui rattache, désormais, les deux moitiés de la ville, le spectacle de la ville historique, sur le rocher de Buda, est poignant.

Vus de la rive gauche, la façade mutilée et le dôme incendié du palais royal semblent déjà regarder avec reproche la ville renaissante. Mais dans l'enceinte de la forteresse, où s'accumulaient tant de monuments et de souvenirs historiques, où s'alignaient les opulentes maisons de l'aristocratie, les ruines s'entassent encore. C'est à travers des ogives mutilées que l'on jette, sur le panorama admirable du Danube et de la ville, le coup d'œil traditionnel. Là, les décombres et les épaves guerrières sont demeurés, comme pour donner au visiteur la mesure des ravages laissés par les combats.

Avec un mélange de richesses précaires et de pauvreté générale, ses façades murées et ses magasins étincelants, son ordonnance majestueuse et ses artères où les tramways seuls nourrissent une circulation anémiée, Budapest est indéchiffrable au premier coup d'œil.

Le spectacle de ses rues, s'il instruit le passant de ce qui reste intact de l'âme hongroise après la tourmente de 1945, renseigne peu sur la situation générale du pays. C'est aux hommes d'État et aux hommes d'étude qu'il faut aller demander le mot de l'énigme.

Non pas de l'énigme politique, qui se résout aisément, mais de l'économique, paradoxe d'un pays occidental où la densité de population atteint cent habitants au kilomètre carré, cependant que 44 % seulement des citoyens y exercent un autre métier que celui de producteur agricole. Les pays où la proportion de cultivateurs est si élevée sont ceux où le niveau de vie et même celui de la nutrition sont les plus bas. Obligées d'échanger à l'étranger une grande masse de produits agricoles contre des quantités insuffisantes de matières premières ou d'articles manufacturés, les campagnes, surpeuplées, stagnent dans la misère.

« La rupture de l'unité douanière austro-hongroise, m'a exposé un économiste hongrois, auteur d'une étude préparée à l'occasion des pourparlers de paix, a eu pour conséquence d'imposer à notre agriculture l'obligation d'exporter, à bas prix, sur des marchés protégés par de hauts tarifs, ce qu'elle vendait, avant 1918, sur un marché intérieur équilibré, dont l'approvisionnement en produits industriels autrichiens était excellent. En même temps, il fallait que notre agriculture prît

sa part de la charge que constitue la protection exigée par des industries nationales naissantes. »

Dans peu de pays, le « ciseau des prix », c'est-à-dire le dénivellement des prix agricoles et des prix industriels, n'a été plus marqué qu'en Hongrie, de 1928 à 1938.

Ce dénivellement a oscillé entre 20 et 40 % au détriment des prix agricoles, qui, à la veille de la deuxième guerre mondiale, restaient encore, sur la base de 1929, inférieurs de 30 % aux prix industriels.

Au lendemain de la débâcle monétaire de 1946, où a sombré l'ancienne monnaie, le gouvernement hongrois, ayant fait étudier la conjoncture des prix par le Conseil supérieur de l'économie, avait décidé d'élargir encore l'écart entre prix agricoles à la production et prix industriels, en vue de limiter la consommation des agriculteurs en restreignant leur pouvoir d'achat. Le rapport théorique des prix adopté accusait une disparité de 30 % relativement à 1938.

Ces quelques chiffres disent assez que les lois économiques et les décisions ministérielles ont durement atteint les agriculteurs hongrois qu'un système assez serré de livraisons obligatoires empêche de tirer de grands profits du marché parallèle. Ils peuvent, toutefois, disposer des produits dont la livraison n'est pas imposée et les écouler sur le marché dit libre à des prix majorés de 50 % par rapport à ceux du marché officiel.

Ce marché libre explique notamment la profusion de pâtisseries et de confiseries offertes à la convoitise des chalands dans les vitrines de la capitale, mais dont les prix interdisent l'achat à l'immense majorité de la population.

On estime, en effet, que le niveau actuel des salaires correspond à un pouvoir d'achat réduit de moitié par rapport à l'avant-guerre. Compte tenu de la médiocrité du standard de vie moyen, cela signifie, pour la masse des citadins hongrois, un régime de privations sévères.

Comme pendant vingt-cinq ans, après 1919, la Hongrie a trouvé l'explication de tous ses maux dans le traité de Trianon, aujourd'hui, elle sait que ce sont les réparations exigées par la Russie qui l'épuisent.

En fait, l'étranger s'interroge avant d'accepter cette certitude. Car, si la Russie fait largement appel aux ressources du pays, il est certain, d'autre part, que les autorités d'occupation ont contribué à restaurer la capacité de production industrielle par la fourniture de matières premières. La destruction et le pillage des stocks avaient atteint en Hongrie un degré de perfection rare, et un secours extérieur était indispensable.

S'il est reconnu que la Hongrie doit payer des réparations — et il paraît difficile de le contester — le travail de ses ingénieurs et de ses ouvriers n'est-il pas pour elle, le meilleur moyen de s'en acquitter ?

Dans cette vitrine de modes, on voit de somptueuses robes de mariée, offertes « sans coupons ». Mais qui aura les moyens de les acheter ?

Les Hongrois se plaignent encore avec amertume des prises d'intérêts que le gouvernement soviétique s'est assurées dans les principales entreprises industrielles et commerciales. Mais les accords de Potsdam avaient décidé le transfèrement à l'U. R. S. S. des biens allemands en Hongrie. Les Russes n'ont eu que la peine d'adapter à leur usage le système de colonisation économique accepté par les Hongrois quand leur allié hitlérien le leur a proposé.

Tout compte fait, la reprise économique en Hongrie s'est effectuée rapidement. Mais le problème du chômage subsiste. Ni la réforme agraire, qui a théoriquement fixé une partie de la masse des salariés agricoles, ni la remise en marche de l'industrie ne suffisent à régler une question qui s'est constamment posée depuis 1919. Aussi, les pays européens où la situation est à l'inverse se tournent-ils volontiers vers Budapest pour demander des ouvriers, notamment des ouvriers agricoles. Mais le Magyar répugne à s'expatrier.

C'est parmi ces difficultés — privations, prestations, chômage — que s'est installée la nouvelle république. Elle a connu la plus gigantesque crise d'inflation et la plus complète dévalorisation de sa monnaie. Elle a été écartelée entre les démocraties orientales et les démocraties occidentales avant même d'avoir pris conscience d'elle-même. L'évolution politique de la Hongrie est un tourbillon.

Il est clair, cependant, que le point fixe auquel cherchent à s'arrimer les conservateurs sociaux, c'est la paysannerie de tradition catholique groupée dans des organisations de vocation professionnelle. D'où la ténacité mise par les partis avancés à imposer une réforme agraire drastique, dont les conséquences techniques et économiques peuvent inquiéter, mais qui rompt du moins cette masse rurale et y met du levain. D'où, encore, la surveillance vigilante exercée sur toutes les formations politiques susceptibles d'évoluer vers le type d'un parti agraire. D'où, enfin, la dénonciation et l'épuration du parti des petits propriétaires.

Dans les coulisses s'activent les agents officiels ou officieux des grandes puissances. Mais l'U. R. S. S., qui occupe discrètement le pays, si discrètement que personne ne peut évaluer exactement les effectifs qu'elle y entretient, jouit de l'avantage de disposer d'une police, ou plutôt d'un nombre de polices suffisant pour mener le jeu. Quand les Hongrois vont au zoo, ils passent devant l'immeuble de la police politique, que gardent des sentinelles à mitraillette. C'est assez pour rappeler chacun à la prudence qui s'impose au vaincu.

Au milieu des ruines de Budapest, on trouve des étalages en plein vent, tels celui de cette fruitière, sous le porche d'une maison détruite.

LES REPRÉSENTATIONS DIPLOMATIQUES A PARIS (*)

2, avenue d'Iéna : la résidence privée de l'ambassadeur surmontée de la bannière étoilée.

L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS

2, avenue Gabriel : la chancellerie de l'ambassade édifiée sur l'emplacement de l'ancien Epatant.

par JULES BERTAUT

L'AMBASSADE des États-Unis à Paris offre cette particularité de comprendre deux résidences, l'une, où sont installés les bureaux, située à l'angle de l'avenue Gabriel et de la rue Boissy-d'Anglas, bâtiment construit récemment sur l'emplacement du vieil hôtel Grimod de la Reynière, l'autre, qui est le domicile particulier de l'ambassadeur, très bel hôtel moderne, avenue d'Iéna.

C'est M. Myron T. Herrick qui, en 1926, eut l'idée de procéder ainsi à cette manière de dédoublement qui devait faire date dans les annales diplomatiques à Paris, et l'on voit d'ici les avantages retirés par cette disposition nouvelle : les bureaux fixés dans l'un des centres les plus actifs de la capitale et le repos de l'ambassadeur assuré en un coin discret, en marge de la vie trépidante.

C'est, en effet, dans un quartier très calme, et d'une rare élégance, que M. Myron

(*) Voir *France-Illustration* des 9 mars, 13 avril et 12 octobre 1946.

T. Herrick fit pour son pays l'acquisition de l'hôtel qui, depuis ce temps, sert de résidence privée à tous les ambassadeurs des Etats-Unis, et, présentement, à M. Jefferson Caffery, en poste chez nous depuis octobre 1944.

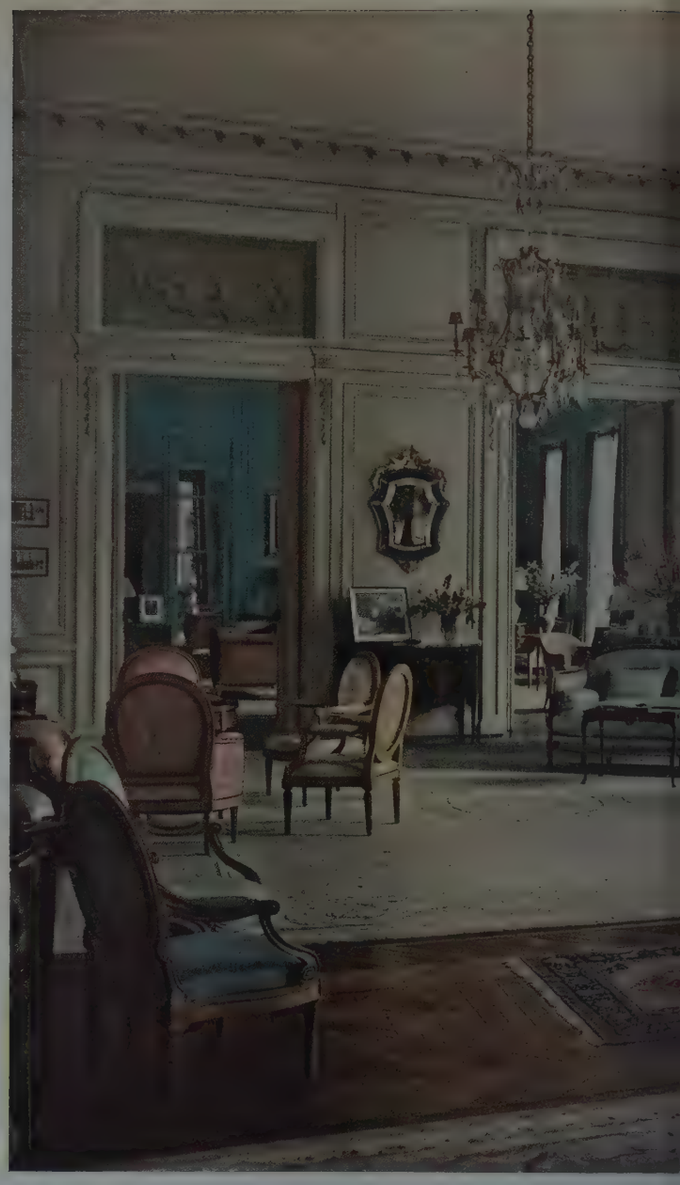
Au coin de l'avenue Albert-de-Mun et de l'avenue d'Iéna, surplombant les dernières pentes du Trocadéro, une vaste demeure au-dessus de laquelle flotte le drapeau étoilé. Hôtel monumental d'apparence, mais que l'art de M. et M^me^ Jefferson Caffery, leur besoin d'intimité, leur goût du *home*, ont su aménager de telle façon que ce logis est, en même temps qu'un bâtiment officiel, le décor le plus charmant et le plus accueillant d'une existence intime. Réussite étonnante à laquelle ont collaboré une atmosphère de haute élégance, la situation privilégiée du lieu et jusqu'à la belle lumière qui pénètre à flots par-dessus les pelouses du jardin, et, par les grandes portes-fenêtres, inonde de sa clarté les salons aux tons clairs, les riches boiseries et les meubles de prix.

Construit jadis pour Jules Grévy, l'un des présidents de la Troisième République, ce bel hôtel en pierre de taille, qui domine les frondaisons d'un parc tout proche, offre les caractères généraux des bâtisses de son époque. Présentant sur l'avenue d'Iéna sa façade principale, sa grande porte vitrée s'ouvre sur un hall spacieux que flanque, à gauche, un petit salon d'attente, tandis que, sur la droite, se succèdent trois beaux salons en enfilade, qui constituent une réception princière. Une superbe tapisserie représentant une chasse au sanglier étale au mur de l'un des panneaux la nuance exquise de ses couleurs éteintes, cependant qu'un monumental escalier, éclairé par un très beau lustre, donne accès aux étages supérieurs.

Dans le salon Régence, qui est d'angle, éclairé largement par plusieurs fenêtres, de fines boiseries brunes, sur lesquelles joue la lumière, font ressortir le ton clair dès tapis, le vert pâle et le rose des soies de l'ameublement. Une intimité doit se créer tout de suite dans cette pièce d'heureuses dimensions, où une tapisserie aux nuances vives lance une note aiguë sur le fond un peu sévère des murailles.

Tout est clair, du reste, et gai, dans ces ensembles harmonieux : le grand salon du milieu constitue, à ce point de vue, une réussite. Quatre portes-fenêtres donnant sur la verdure des jardins illuminent cette pièce d'apparat, dont le mobilier, assez disparate, mais toujours de très bon goût, présente les plus beaux spécimens de l'ébénisterie du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. La teinte générale de la pièce est bleue, d'un bleu pastel presque vaporeux qui ne tranche jamais et s'harmonise avec les murailles blanches, les rideaux jaunes, les tapis de nuance claire. Des appliques çà et là, des trumeaux, une belle glace moderne s'allient à un superbe paravent de Coromandel, à des commodes Louis XVI, à des tables de tric-trac et à des bonheurs-du-jour, pour constituer un ensemble d'art et de haut luxe. Qu'on n'oublie pas d'y ajouter les fleurs, pour lesquelles M. et M^me^ Jefferson Caffery ont une dévotion particulière et dont s'ornent chaque angle des pièces, chaque table, chaque meuble.

La pièce voisine est la bibliothèque, que l'on appelle aussi salon des dames. Elle est vert pâle et constitue encore un ensemble lumineux avec ses épais



GRAND SALON (VUE GÉNÉRALE).

SALON RÉGENCE.

tapis de nuance gris clair. Deux gran bibliothèques montant du sol au plafond bondées de livres offrent aux rayons soleil l'occasion de faire luire l'or reliures aux tons chauds et aux coule vives. De profonds fauteuils de velo incitent à la lecture et aux causeries intim cependant qu'une multitude de portraits de photographies disposés çà et là ajout encore à cette impression d'intimité re sante.

Enfin, la salle à manger complète ce dé de goût et d'extrême élégance. Eclairée trois grandes baies, elle est, par sa sobri même, une des pièces les plus réussies l'ambassade. Ses murs nus, de stuc blanc, haute cheminée qui se dresse au fond, grande table de chêne entourée de chaises lui donnent une apparence quelque salle de château. Au-dessus de ce énorme cheminée se dresse un grand p trait de Washington qu'encadrent des aig de pierre. Quatre dressoirs en pierre a dessus de marbre vert et quelques appliq en sont le seul ornement, avec un très b portrait de M. Jefferson Caffery par Se Ivanoff.

Telle est, esquissée dans ses gran lignes, la physionomie de cette maison, est, sans conteste, l'une des plus belles ré dences de Paris.

Son grand charme et son original

opposé de la place, au coin de la rue Saint-Florentin. On se souvient, à l'époque où les premiers travaux furent entrepris, quelles craintes avaient suscitées chez les Parisiens, soucieux de la beauté de leur ville, la construction d'un nouvel immeuble dans un des endroits les plus justement réputés de la capitale. Fort heureusement, M. Myron T. Herrick était un homme de goût, et ce fut son souci très louable, lorsqu'il en étudia les plans avec les architectes, de ne déparer en rien l'incomparable décor de la place de la Concorde. Il en conserva soigneusement l'harmonie. Seul un jardin, flanqué d'une grille, qui s'étend sur toute la longueur du bâtiment, vient prolonger heureusement jusqu'au palais de la rue Royale les verdures et les frondaisons des Champs-Elysées.

Que de souvenirs récents et anciens se rattachent à ce coin privilégié ! Ce vieil hôtel du XVIII[e] siècle qui s'élevait là, des générations de Parisiens l'auront contemplé, alors qu'il abritait l'un des cercles les plus élégants, l'Union artistique, qu'on appelait aussi l'Epatant. Tous les passants connaissaient la vaste terrasse sise sur l'emplacement actuel du jardin, d'où les membres du cercle dominaient l'avenue Gabriel et la Concorde, balcon unique dans Paris, d'où ils pouvaient assister au va-et-vient incessant des équipages, au retour des courses, à toute la parade brillante de la plus élégante des capitales.

L'hôtel lui-même, avec ses vastes galeries, ses salons aérés, son immense bibliothèque, les tapisseries et les objets d'art qui le décoraient, était devenu l'un des endroits les plus chics, comme l'on disait alors, où il était de bon ton de se montrer à toutes les fêtes qu'il organisait, et il y en eut de fameuses. Les galas de son petit théâtre étaient célèbres, où le corps de ballet de l'Opéra ne dédaigna pas de figurer. Les nombreux artistes, membres du cercle, qui y venaient régulièrement, y apportaient un élément nouveau qui se mêlait à l'élément mondain et l'on croisait journellement dans ses salons Detaille, Gervex ou Jean Béraud. La salle de jeux, où Alfred Capus méditait sur les échecs, la salle à manger, où volaient les mots de Forain et les boutades de Grosclaude, en faisaient des centres du plus pur parisianisme. Autant d'ombres qui s'évanouirent le jour où le cercle dut disparaître, où les pioches s'attaquèrent au vieil hôtel de la rue Boissy-d'Anglas !...

Mais les amoureux de Paris connaissent bien d'autres histoires touchant cette maison historique, sur l'emplacement de laquelle flotte maintenant la bannière étoilée des Etats-Unis. Ils savent que ce fut là l'hôtel de Grimod de la Reynière, le plus excentrique des gastronomes, là que se donnaient les fameux « déjeuners philosophiques », où brillaient les causeurs les plus étincelants du XVIII[e] siècle, devant une table digne de Gargantua. Qu'on en juge ! Avant chaque repas, en guise d'apéritif, des pyramides de tartines de beurre étaient servies devant chaque convive, tandis que les valets apportaient des brocs de café et de lait, et chacun était tenu de boire autant de tasses de café au lait qu'il pouvait en absorber. Le vainqueur était élu président, prenait place sur un fauteuil élevé et le déjeuner commençait, avec ses entrées, ses rôtis, ses plats sucrés, ses vins, ses friandises et tout l'accompagnement d'un de ces festins de jadis, dont le souvenir nous laisse rêveurs.

Ce fut encore là, dans cet hôtel qui vit les joutes les plus brillantes entre convives discutant sur la poésie et la philosophie, que fut fondé par Grimod

iennent, nous l'avons dit, à ce qu'on a su allier chez elle l'opulence et l'intimité. Rien le la froideur officielle qui dépare trop souvent les demeures de cet ordre, où tout est sacrifié à l'apparat de la réception. Ici, au contraire, tout donne l'impression du *home*, le la maison habitée, quittée à l'instant par ses familiers, lesquels vont s'y retrouver avec joie dans leur décor habituel du goût e plus achevé. Cet angle du grand salon, au coin de la cheminée de marbre blanc, derrière la très belle table qu'égaie un bouquet de roses s'épanouissant dans un vase au col élancé, ces sièges ingénieusement disposés dans le salon Régence autour d'un guéridon, ces fauteuils profonds de la bibliothèque, qui semblent appeler les longues causeries, autant d'occasions d'intimité, si l'on peut dire, préparées par une maîtresse de maison vigilante, soucieuse de plaire à ses hôtes. Ainsi, cette résidence privée conserve son caractère, tout en étalant le faste d'une ambassade de grande puissance mondiale.

Les bâtiments de l'avenue Gabriel, qui abritent les bureaux, sont, on l'imagine, de conception toute différente. C'est un très bel immeuble qui, par son style, ses proportions élégantes et sa physionomie générale, rappelle l'ancien hôtel Talleyrand, qui lui fait vis-à-vis du côté

GRAND SALON (DÉTAIL).

de la Reynière et Cambacérès le *Jury dégustateur*, pour décider sans appel du mérite de certains plats qui lui étaient soumis. Le nombre des jurés, tous gastronomes émérites, était de douze ; ils ne siégeaient qu'à table et durant cinq heures au moins ! Le président, la dégustation du plat terminée, recueillait les voix et l'approbation était donnée ou refusée. Quand une nouveauté culinaire était admise, personne, dans Paris, n'eût osé s'élever contre l'arrêt du jury dégustateur.

Les femmes, qui, tout d'abord, avaient été écartées de ces tournois de bouche, furent admises plus tard à faire partie de l'aréopage : la plupart étaient des actrices, Grimod de la Reynière adorant le théâtre et étant un habitué des coulisses. Par galanterie, il décida que les plats nouveaux porteraient les noms des membres féminins du jury. C'est ainsi que M^me^Belmont, dont le meilleur rôle était celui de Fanchon la Vielleuse, couronna une pâtisserie qui s'appela la *Fanchonnette* ; M^lle^ Minette, du Vaudeville, inaugura les *gâteaux à la Minette*, M^lle^ Hervey, l'*Hervinette*, M^lle^ Volnais, les *petits pains à la Volnais* ; enfin, pour la réception de M^lle^ Mars, un confiseur inventa des bonbons de sirop parfumé, qui furent jugés excellents, et auxquels M^lle^ Mars elle-même donna le nom de *perles à l'Ingénue*.

Grimod de la Reynière n'était pas seulement un gastronome, mais aussi un mystificateur, sacrifiant à la mode d'alors, où le grand art consistait à mystifier ses hôtes. Cette maison de la rue Boissy-d'Anglas, qui était située alors 1, rue des Champs-Elysées, il l'avait truquée de mille façons. On y trouvait des cachettes mystérieuses, des couloirs dissimulés dans les murs, des planchers qui cédaient tout à coup sous le pas des visiteurs, des tuyaux acoustiques par lesquels arrivaient soudain d'effrayants appels, toute une machinerie qui nous semble puérile aujourd'hui, mais qui ravissait les contemporains du fameux gastronome.

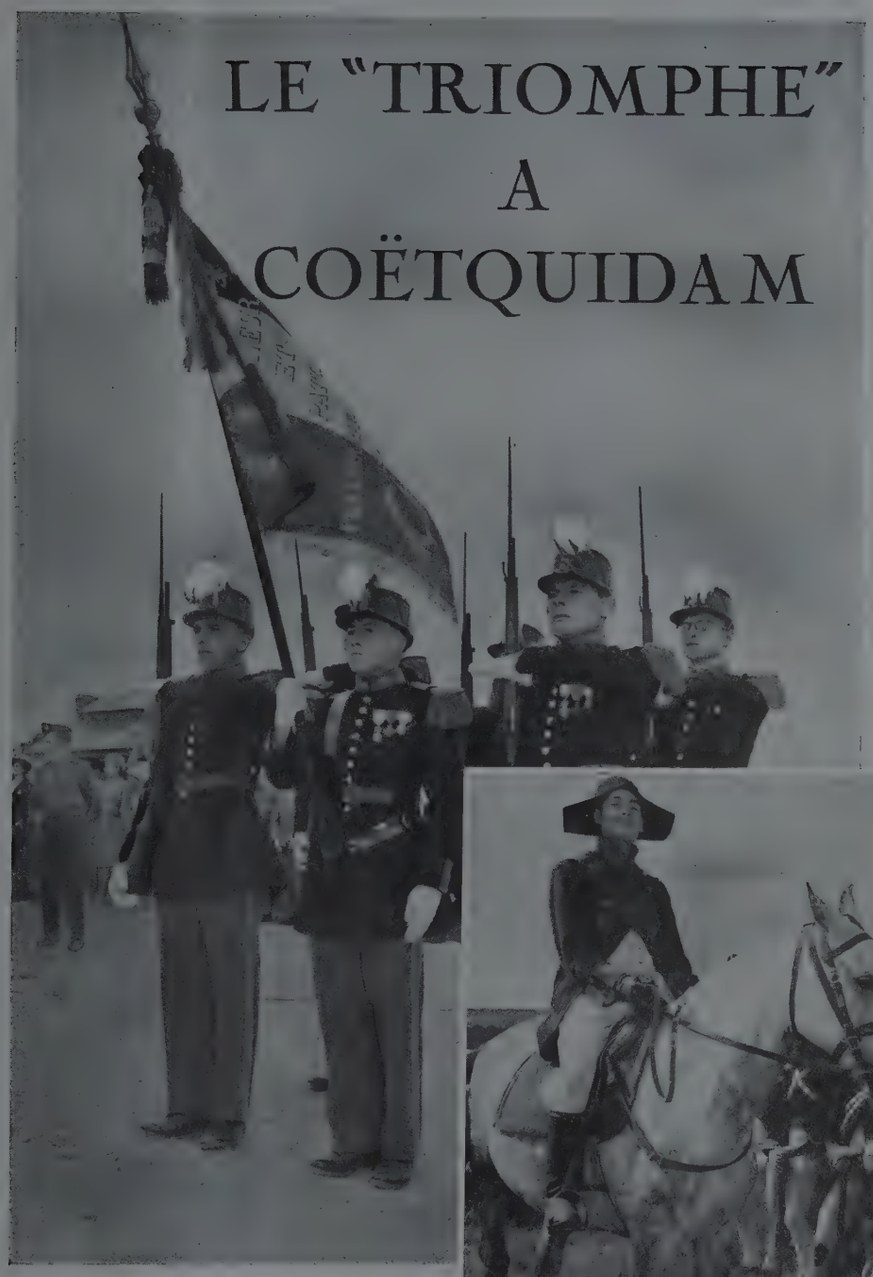
DÉTAIL DU GRAND SALON.

LE GRAND ESCALIER.

Tels sont les fantômes du passé qu'évoque pour l'historien des mœurs le vieil hôtel, qui dut disparaître pour faire place à la grande construction moderne érigée maintenant à l'extrémité de l'avenue Gabriel. Bureaux clairs et spacieux, vaste hall, salons sobrement décorés, ruche bourdonnante d'employés et de visiteurs de toutes sortes, c'est l'image habituelle des grandes administrations admirablement agencées, à laquelle nous ont habitué l'esprit pratique et l'ingéniosité de nos amis américains. La gastronomie a dû faire place aux affaires, les souvenirs d'antan disparaître devant les réalités du présent, mais le décor de notre ville n'a pas été sacrifié, et la physionomie de la place de la Concorde est demeurée intacte — avec un drapeau de plus, le drapeau étoilé, qui flotte fièrement à la place du vieil hôtel, non loin du nôtre.

Cette utilisation d'un emplacement unique au mieux des convenances et du goût ne constitue-t-elle pas pour nous la plus précieuse leçon d'urbanisme ? Non seulement les Etats-Unis y ont fait preuve d'un sens parfait de l'harmonie en ne déparant pas l'une des plus illustres places de l'Europe, mais voici que, par la force des choses, l'image de cette grande nation se trouve liée à jamais, en quelque sorte, à celle d'un des endroits les plus fameux de Paris, que la notoriété répand à des milliers d'exemplaires. Son ambassade s'insère dans un des décors parisiens les plus chargés d'histoire. Et il ne nous déplaît point que cette présence amie se soit installée au centre même de notre cité, là où l'on sent battre le mieux son cœur.

LE "TRIOMPHE" A COËTQUIDAM



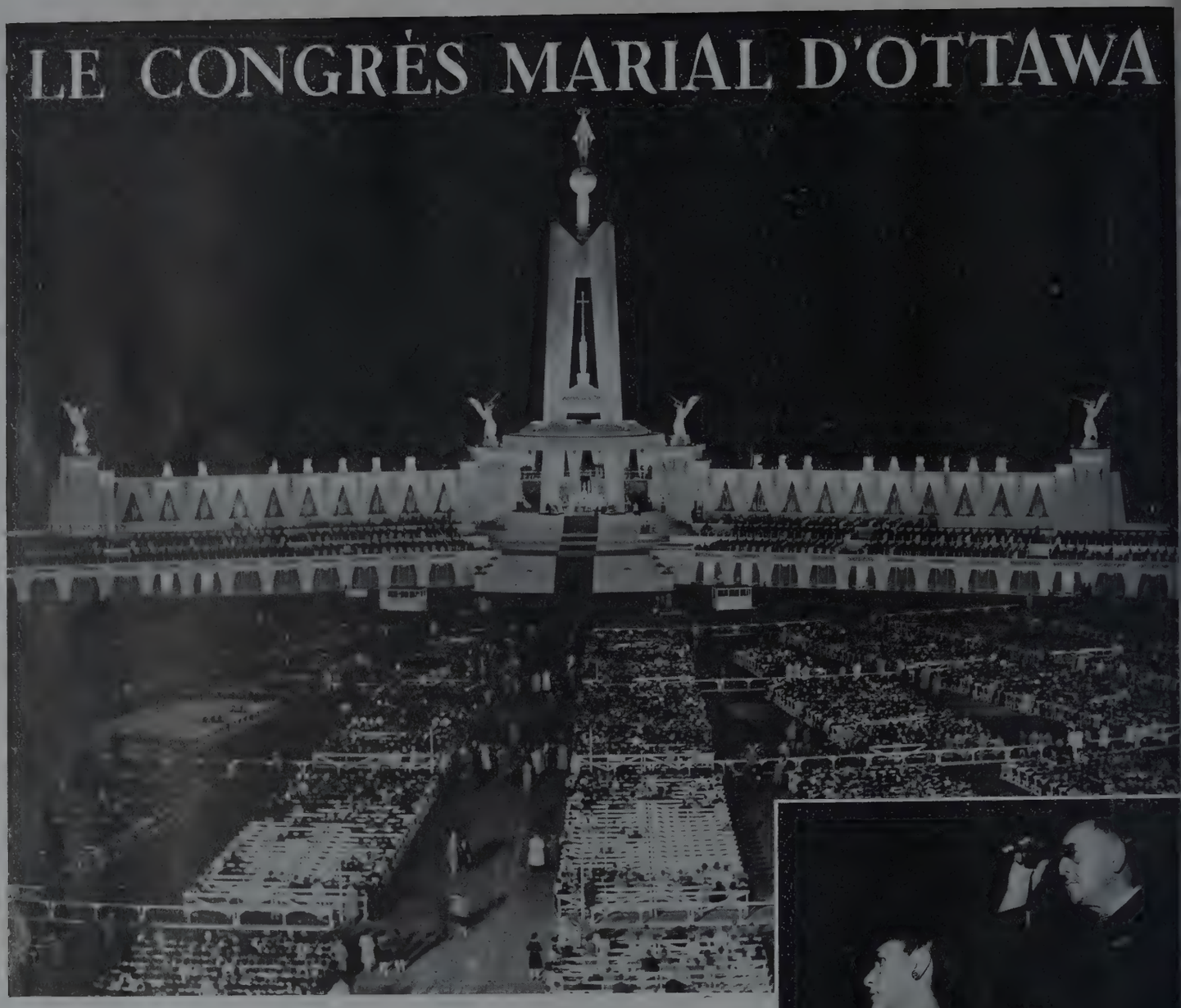
Saint-Cyr, devenu l'Ecole interarmes de Coëtquidam, n'avait pas célébré son « Triomphe » depuis 1939. La tradition vient d'en être reprise cette année, sur le vaste terrain du Morbihan où nos futurs officiers, dont la vieille école fut détruite par les bombardements aériens quelques mois avant le débarquement de juin 1944, apprennent le métier des armes.

Pour cette célébration, la fameuse statue équestre de Kléber, sauvée des ruines, avait été amenée de l'ancien Saint-Cyr et installée sur le cours Wagram. Après une cérémonie religieuse dans une clairière de la forêt et une prise d'armes eut lieu la reconstitution de la bataille d'Austerlitz.

Enfin, un bref commandement retentit : « A genoux, les hommes ! », proféré par le Père Système de la promotion 1946. Les huit cents élèves de la promotion 1947, qui portera le nom de « Nouveau Bahut », s'agenouillent. Un flambeau allumé sur les ruines de Saint-Cyr vient de leur être confié. C'est alors que les anciens, ceux de la promotion de l' « Indochine », s'avancent et remettent aux jeunes le casoar blanc et rouge que désormais ils auront le droit de porter. Shakos et képis s'ornent immédiatement des plumes glorieuses. Une nouvelle promotion de Saint-Cyriens vient de naître.

Photographies Keystone.

LE CONGRÈS MARIAL D'OTTAWA



Le Congrès marial qui vient de se tenir à Ottawa a été l'occasion de la réunion, dans le grand Dominion britannique, de nombreux cardinaux et prélats de tous les pays du monde. La messe pontificale a été célébrée en plein air, à minuit, dans Lansdowne Park, sur un autel construit spécialement (en haut, à gauche). Les pèlerins, venus en foule, étaient souvent fort éloignés et durent se servir de lorgnettes, comme ci-dessus, pour voir l'archevêque Ildebrando Antoniutti, nonce apostolique au Canada, qui officiait (à gauche).

ses cérémonies eurent lieu à l'occasion du congrès. On vit rocessions précédées de musiques, comme celle du Sacré-Cœur uébec, dont l'hélicon tenu par un prêtre eut un gros succès riosité (ci-dessus); une réception fut offerte, à sa résidence ideau Hall, par le vicomte Alexander de Tunis, gouverneur al, que l'on voit (en haut, à droite) s'entretenant avec le nal Gerlier. Des contacts religieux furent établis entre diverses unautés : la sœur Geneviève de Nanterre, de l'Immaculée eption de Montréal, alla s'entretenir avec la sœur Mary Fran- du couvent de Sainte-Thérèse de Bedford (ci-contre). Enfin, versité d'Ottawa décerna des grades universitaires, lors d'une nte réunion. On voit ci-dessous (à gauche) le cardinal uigan, légat du pape, accompagné de l'archevêque Vachon, awa, et (à droite) le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, pagné de son secrétaire, le chanoine Jean Maury, après cette onie, descendant l'escalier d'honneur entre deux haies de aliers de Colomb, en habit noir, l'épée nue à la main.

Photographies N. Y. T.

« La Centauresse sur les cimes de l'Olympe », œuvre de jeunesse exécutée en 1912.

AU PETIT PALAIS

EXPOSITION MALFRAY

Le 28 mai 1940, à 15 heures, mourait Charles Malfray. Or, par un de ces hasards de la vie qui fait figure de destin, l'exposition organisée au Petit Palais pour consacrer — enfin — la gloire de Malfray fut inaugurée ce même 28 mai, à 15 heures... mais sept ans plus tard !

L'hommage rendu au talent ou au génie est toujours différé et généralement posthume. Sans doute cela tient-il à ce que le génie ne se découvre pas brusquement, mais qu'il s'affirme peu à peu, tôt ou tard. Chaque être élu s'impose, mais à ses heures, au moment même où le pays — ou l'art — semble sombrer dans le néant. Surgit alors celui qui ouvre une ère nouvelle.

Charles Malfray nous paraît être un de ces privilégiés. Nous retrouvons enfin, chez lui, les deux qualités primordiales qui font l'artiste : l'artisan compétent et le créateur.

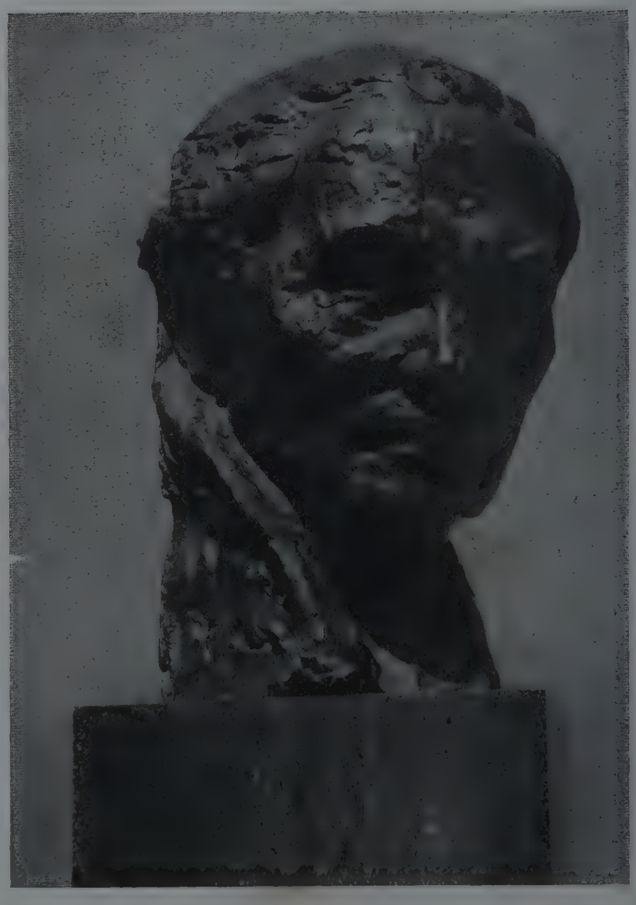
Malfray note lui-même dans ses carnets : « Les procédés, c'est-à-dire les manières de travailler (de dessiner, de peindre, de sculpter, etc.) changent avec chaque époque. Il y a là comme une espèce de mode qui marque chaque époque. Ce qui ne change pas, ce qui ne relève ni d'une époque ni d'une mode, c'est le cœur de l'humanité, et l'on peut dire qu'en art il y a le métier et l'âme.

» Le métier peut prêter une très grande force à l'âme, puisqu'il en est la forme... Mais le point principal est l'*émotion,* et la forme n'est belle que si elle traduit l'émotion. »

Issu d'une vieille famille originaire du Val de Loire, Charles Malfray naquit à Orléans en 1887. Son enfance s'écoula dans une ambiance propre à lui révéler et à développer son talent. Ses grands-pères, son père, ses oncles étaient tous artisans, voués au travail de la pierre. Aussi eut-il la formation d'un bon artisan d'autrefois. Dès douze ans, il entre comme apprenti chez le sculpteur orléanais Lançon, qui l'initie au maniement de son art et à tailler directement la pierre.

A dix-sept ans, il part pour Paris, fréquente l'atelier du sculpteur Paul Gasq.

1914 ! l'année terrible ! Charles Malfray fait la guerre comme artilleur. Verdun, le Chemin-des-Dames, deux enfers. Cruellement atteint par les gaz, il est évacué et renaît à la vie — et à son œuvre —



Portrait de la mère de l'artiste (1935).

« Femme couchée », sanguine.

Torse de baigneuse (1930).

grâce aux soins vigilants de son ami le docteur Jacquemin.

Il avait été admis premier à l'Ecole des Beaux-Arts, suivit les cours de Jean Coutan et obtint le second Grand Prix de Rome, en 1920, avec sa *Maternité*, et, peu après, le prix Blumenthal, avec cette même œuvre. L'année suivante, il reçoit la commande du monument aux Morts de la ville de Pithiviers et, en 1924, entreprend celui de la ville d'Orléans, sa patrie.

L'art rénovateur de Malfray déchaîne les polémiques, et les petites conjurations provinciales s'en donnent à cœur-joie. Heureusement, l'artiste est soutenu par Paris. Quelques connaisseurs et une partie de la critique parisienne se font ses champions. Charles Malfray, refusant de faire la moindre concession, voit, enfin, le monument de sa ville natale inauguré.

Avec la tranquille assurance des grands maîtres, Malfray se livre jusqu'à sa mort à ses recherches, à ses passions, à son art.

Il note alors :

« L'art embrasse toutes les tendances, comprend toutes les œuvres soutenues par une *véritable* émotion, idée, rêve, etc., émotion qui a tous les *caractères* d'une *vérité*. Ce n'est pas pour les joies de l'œil, mais pour les joies du cœur que l'artiste travaille :

alors, seulement, son œuvre a ce qu'on appelle du caractère, et cela, simplement, est l'art. »

Et encore :

« Composer n'a qu'un sens faux en art. Celui qui sent ne doit pas composer. Un enfant ne compose pas, il note ce qui l'a frappé, comme un primitif, et, s'il a senti, c'est grand, tout simplement. »

Et, justement, ce terme de « primitif » nous fait comprendre en partie l'œuvre de Malfray ; il remonte aux sources mêmes du cosmos, il le recrée selon un mode d'expression qui lui est propre. Non pour cela que le sculpteur n'ait pas subi d'influences : l'ascendant de l'art de Rodin, puis de Bourdelle sont pour une large part à l'origine de son œuvre. Mais il se dégage rapidement de cette contrainte et tente alors d'établir un art neuf qui soit le sien. Il possède en lui le sens du rythme, qui est le fait des grandes âmes. Il réinvente un « canon » de beauté. Il sait contre-balancer harmonieusement les pleins et les creux, faire palpiter la lumière en excellent praticien et en artiste, et, dans le même temps, son esprit scientifique et hautement philosophique lui permet de rejoindre ses grands ancêtres, les Egyptiens ou les Grecs, et les sculpteurs des grandes cathédrales. Il sent l'évidence de la trinité, de la trinité philosophique, l'Etre n'étant pas unique, mais un seul en trois personnes. L'esprit de la fécondation domine, s'impose à lui. C'est pourquoi nous trouvons dans son œuvre cet aspect de puissance génératrice qui en fait la force et la grandeur. De là découle le caractère monumental de son œuvre. Il rejoint les maîtres d'œuvre du Parthénon et de Vézelay et, comme ses ancêtres, il saisit admirablement les lois de l'équilibre : l'élément statique alterne chez lui avec l'élément dynamique. Ses admirables dessins décèlent la subtilité de la forme, la sensibilité de l'émotion en même temps que la puissance du volume ou la hardiesse du mouvement.

A la fois lyrique et logicien, Charles Malfray fait que son œuvre dépasse l'époque pour atteindre à une permanence de rythme qui demeure universelle et hors du temps. *Vérité, le Printemps, la Danse, la Source du Taurion, l'Eveil, Cybèle* ou *les Nageuses,* chacune de ses œuvres maîtresses porte en elle la beauté de l'univers recréé, du cosmos éternel.

Et l'artiste ne disait-il pas :

« Le grand mouvement dans l'art de notre époque est la force et l'ampleur dans la fraîcheur des sentiments et leur naïveté. »

Photographies *France-Illustration.* MAURICE SÉRULLAZ.

« MATERNITÉ », SECOND GRAND PRIX DE ROME (1920).

« LES NAGEUSES », DERNIÈRE ŒUVRE A LAQUELLE MALFRAY TRAVAILLAIT AU MOMENT DE SA MORT, EN 1940.

LE TOURNOI INTERNATIONAL DE WIMBLEDON

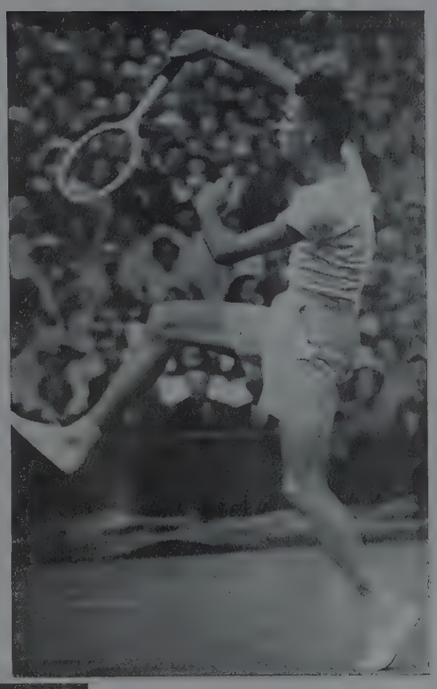
Du 23 juin au 5 juillet, les courts sur herbe de Wimbledon ont vu se dérouler le tournoi traditionnel, qui est, en fait, un véritable championnat du monde du tennis.

Si, en 1946, la France avait remporté le titre dans la personne d'Yvon Petra, il n'en alla pas de même cette année, puisque ce même joueur ne put franchir le cap des quarts de finale.

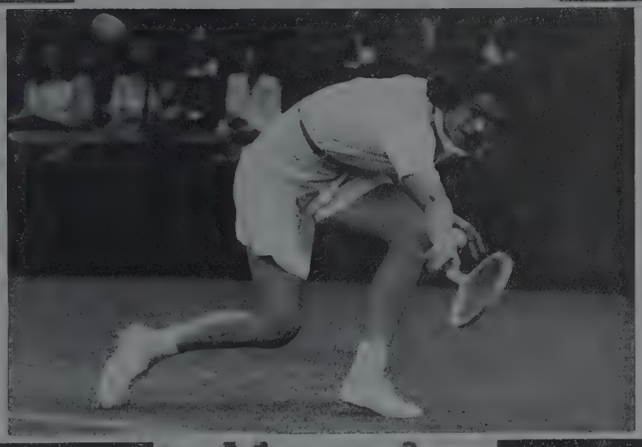
Les grands vainqueurs de ce tournoi international ont été les Américains. Ils se sont partout adjugé la première place : en simple, Kramer a battu en trois sets son compatriote Tom Brown, lui-même vainqueur de Petra ; en simple dames, miss Osborne a triomphé de la tenante du titre, miss Hart, en deux sets ; en double messieurs, Kramer, associé à Falkenburg, a nettement dominé la paire Mottram-Sidwell, cependant que le double dames revenait à miss Hart-miss Todd et le double mixte à miss Brough-Bromwick.

A l'issue de ce tournoi, Kramer doit être considéré comme le premier joueur mondial de tennis. Avec des joueurs de sa classe, les Etats-Unis peuvent envisager sans crainte les ultimes rencontres de la finale de la coupe Davis.

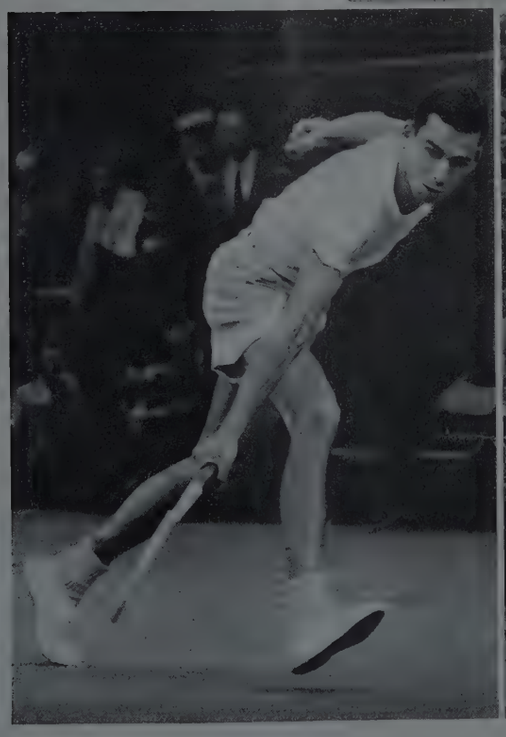
Phot. A. P.

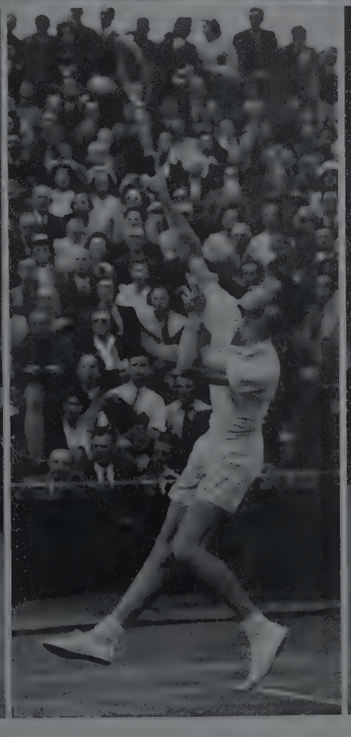


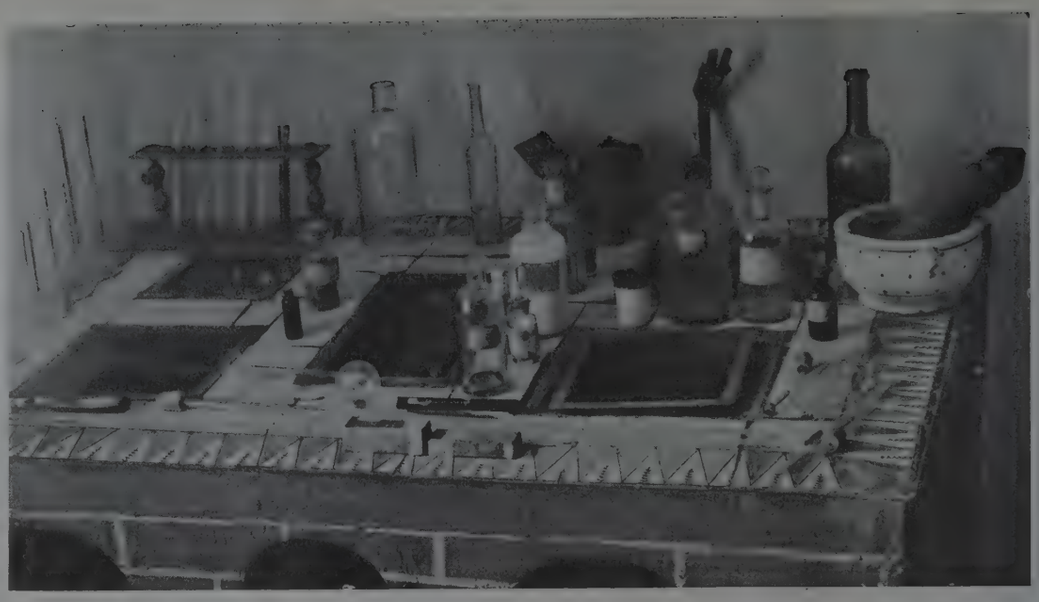
Ci-dessus : *une volée haute d'Yvon Petra, qui fut battu par Tom Brown par 7-5, 6-2, 6-4.* Ci-contre : *un revers de miss Todd, qui a remporté, avec miss Hart, le double dames.* Ci-dessous : *Tom Brown, le vainqueur de Petra, qui fut battu en finale par Kramer sur le score de 6-3, 6-1, 6-2.*



Ci-dessus : *l'Américain Kramer, qui a remporté le titre de champion du monde sur herbe à Wimbledon.* Ci-dessous, au centre : *Patty, qui parvint en demi-finale, où il fut défait par Tom Brown.* Ci-dessous : *la championne miss Osborne, qui a remporté le simple dames sur miss Hart par 6-2, 6-4.*







Ci-contre : *les instruments de laboratoire du savant et le four dont il se servait pour ses expériences.* Ci-dessous : *la chambre, harmonieuse de style et ensoleillée, où logea Claude Bernard enfant, puis adolescent. Le bureau aux pures lignes classiques, le fauteuil favori et la canne : la tenue et l'épée d'académicien : tout est resté intact, soigneusement conservé, dans le décor d'une émouvante simplicité de Saint-Julien-en-Beaujolais.*

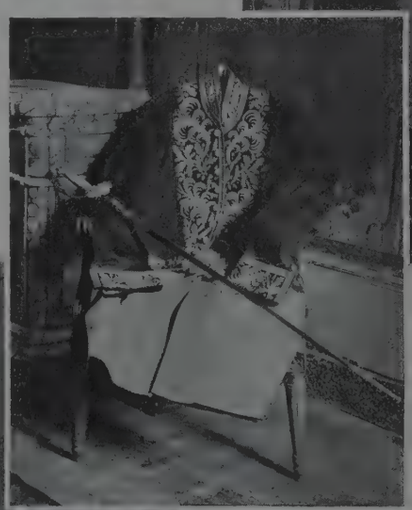
INAUGURATION DU MUSÉE CLAUDE-BERNARD

La colline et le hameau de Châtenay dominent le village de Saint-Julien, son église rose et la campagne beaujolaise. A travers bocqueteaux, prés et vignes, un dédale de raidillons conduit à la maison vénérable où est né celui qu'on appelait, vers le milieu du siècle dernier, « le maître incontesté de la physiologie moderne ».

Au temps de Waterloo, Claude Bernard faisait ses premiers pas entre le puits et le pigeonnier de cet enclos fleuri. Au rez-de-chaussée de la demeure mi-paysanne, mi-bourgeoise, voici le foyer patriarcal, les tasses à vin des ancêtres vignerons et, sous la hotte, la plaque de fonte où l'on voit, devant sa fournaise, Vulcain forgeant.

M. Jean Devay, arrière-neveu du grand homme, a depuis longtemps réuni des souvenirs expressifs dans un salon conservé tel qu'il était il y a plus de cent ans, avec son papier mural décoloré, son poêle de faïence et le piano presque aphone sur lequel l'auteur de l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* a peut-être joué *Au clair de la lune* avant de s'intéresser à la fonction glycogénique du foie.

Quelques curieux connaissaient ce petit reliquaire familial. M. Justin Godart l'a décrit dans une brochure publiée par M. Jean Guillermet, éditeur et libraire à Villefranche-sur-Saône. Il suffisait de mettre un peu mieux en valeur ces objets, ces manuscrits, ces livres pour constituer un musée Claude-Bernard. C'est fait depuis quelques jours. M. Justin Godart a inauguré, le 6 juillet, ce nouveau musée, qui, sur la route de Lyon à Mâcon, se



trouve à peu près à mi-chemin entre la maison d'Ampère et le château lamartinien de Saint-Point.

J'ai passé autrefois tout un après-midi à regarder une à une, dans les tiroirs des commodes et le bric-à-brac des vitrines, ces reliques touchantes qui, des jeux de l'enfance à la consécration du génie, aident à reconstituer les étapes d'une vie droite, fière, glorieuse et pourtant voilée de tristesse, comme l'était le noble visage de ce héros de la science.

C'est à Nogent, dans la demeure de d'Arsonval, qu'il faut chercher les souvenirs du fameux « caveau » où Claude Bernard, ermite et martyr du Collège de France, a fait la plupart de ses découvertes et contracté, victime d'un humide laboratoire, le mal qui devait l'emporter avant la vieillesse. Mais les documents scientifiques ne sont pas absents de ce logis champêtre. A qui se rappelle les pages dramatiques et si belles de Claude Bernard sur le curare, il est impossible de demeurer indifférent devant le cahier des observations consacrées aux effets du poison des flèches indiennes. Si l'on sait à quelles études nouvelles le grand physiologiste consacra ses dernières vacances, peu de mois avant sa mort, comment regarder sans intérêt les préparations microscopiques où sont présentés, entre les lamelles de verre, le *phylloxera vastatrix* à l'état ailé et à l'état aptère ?

L'épée d'académicien, les diplômes, les décorations sont là, comme pour rappeler que la vie de Claude Bernard fut comblée d'honneurs plus encore qu'elle ne fut rongée de souffrances. Phot. *France-Illustration.*

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

RÉSURRECTION DE DELTEIL

Nous savions bien que les nouveaux écrivains sont rares et que la « relève », comme on dit, se fait difficilement. C'est l'occasion de belles reprises pour les vieilles vedettes. Qui aurait cru qu'on verrait jamais reparaître M. Joseph Delteil ? Pauvre Delteil ! On a peut-être été injuste pour lui. Quand la mauvaise littérature de l'autre après-guerre a fait faillite, tout le passif est tombé sur sa tête. Son tort avait sans doute été de vouloir crier plus fort que les autres, alors que la nature lui avait donné une voix fluette. Défaut dont il est à craindre qu'il se soit mal corrigé.

La carrière de ce casseur d'assiettes a de quoi surprendre à ses débuts. Rien de plus conforme aux premières ambitions littéraires d'un bon jeune homme de province : une plaquette de vers, intitulée *le Cœur grec,* obtenait de l'Académie française, vers 1920, un des innombrables lauriers que la compagnie réserve à toutes les formes de la vertu. Tout au plus, un romantisme poussiéreux, comme les costumes de *Ruy Blas* dans les bagages d'une troupe en tournée, animait-il de son mieux ces scolaires alexandrins. M. Delteil semblait voué à la muse des distributions de prix et des comices agricoles.

Qui l'en sauva ? Le culot ? On craint qu'un mot comme celui-là n'emporte un jugement trop sommaire et trop brutal. Mais, quelque vulgarité qu'il y ait à soupçonner un auteur de vouloir épater le bourgeois, on risquerait d'être dupe de Delteil si l'on ne constatait pas qu'il a tout fait pour l'essayer. Son premier roman était dédié « à maman, à la Vierge Marie et au général Bonaparte ». Le second, « à Dieu », tout simplement. La liste des ouvrages du même auteur en préparation comprenait alors une *Vie d'Adam,* une *Vie d'Eve,* une *Histoire générale de la femme, d'Eve à nos jours.* Aucun de ces volumes mirobolants n'a jamais vu le jour. Mais ce qui fut publié alors, il y a plus de vingt ans, mit Delteil à la place qui lui valut à la fois, d'abord, une gloire tapageuse et, soudain, une chute ridicule.

Ce qu'il faisait n'était pas méchant : du Paul Morand, en somme, ni pire ni meilleur que l'authentique. On voit bien, aujourd'hui, lequel était le plus estimable : car M. Joseph Delteil, après tout, n'a jamais été ambassadeur d'un gouvernement de haute trahison. Je crois, pour ma part, que la prétendue originalité de Delteil recouvre un penchant à se jeter sur la mode du jour pour y mettre une note excentrique. Son vrai talent en a pâti, plus que ses lecteurs n'en ont été esbroufés. Car il y a un vrai Delteil, que ses livres révèlent quand ils veulent bien ne pas se moquer de nous.

Il y a un Delteil poète de la terre, ami des herbes et des plantes qui y poussent, des bêtes qui y circulent et qu'il connaît avec cette espèce d'intelligence complice de la vie animale qu'ont les paysans, les chasseurs, les pêcheurs, les braconniers. Il y a un Delteil qui sait parler des champignons, des vendanges, des affûts nocturnes. Tout ce qui est sève et pulpe, poil et plume trouve en lui un interprète sensible et sensuel, avec, en plus, la malice crue d'un gamin mal élevé. Dans l'œuvre de Delteil, les champêtreries font penser parfois à des *Lettres de mon moulin* moins policées, plus vertes — à tous les sens de cet adjectif — et, il faut bien le dire, avec le talent du conteur en moins. Delteil évoque fort bien des sensations et des souvenirs, il n'a pas d'histoires à raconter. C'est même ce qui a fait son malheur. Quand il a voulu écrire ses « grands » livres, il a pris de grands sujets tout faits, qu'il a troussés du point de vue d'un pastoureau qui s'excite sur l'idée du grand Pan. Faute d'imagination, il a donné dans le pire lyrisme. Parce qu'il savait dire avec gentillesse les joies simples de la vie aux champs, il s'est cru le grand prêtre d'une nouvelle religion de la nature et de l'humanité. Dans les vignes de son Languedoc, il a cru trouver la grande inspiration dionysiaque. C'est alors qu'il a fait une littérature exécrable.

Pour être un lyrique des puissances du sol, il manque peut-être l'essentiel au pastoureau : le tempérament. Il voudrait être le poète des instincts irrésistibles, de l'univers en rut, de la création en chaleur. Mais ses livres nous ont fait plus souvent penser à des obsessions d'adolescent mal développé. Il situe dans les réflexes du bas-ventre les prolégomènes à toute métaphysique, et cela finit par faire tourner le monde autour de fonctions vraiment trop basses. Cet écrivain est un peintre qui trouve les couleurs d'un coucher de soleil dans les langes où les digestions infantiles diluent leurs boutons d'or. Sa *Jeanne d'Arc,* son *La Fayette* gâtaient des passages qui auraient pu être excellents à force de naturisme cérébral, de panthéisme débile et de verbalisme impudent. C'est là-dessus que Delteil s'était cassé les reins. Il s'était retiré dans ses vignes. Voilà quinze ou vingt ans de cela. Pourquoi reparaît-il aujourd'hui ?

Je crains que ce ne soit pas pour le bon motif. Je veux dire que Delteil, à ce qu'il me semble, cède une fois de plus à son ambition des grands sujets pour y forcer son petit talent. En l'an de grâce 1947, il y va, lui aussi, de son bouquin sur la catastrophe universelle et le salut de l'humanité.

Avec son vieux penchant à mêler Dieu à ses petites affaires, il intitule son livre *Jésus II.* Non qu'il croie que le temps de la parousie soit arrivé, et qu'il fasse revenir le Christ sur la terre. Son héros se contente de se croire Jésus-Christ et de choisir lui-même ce nom de Jésus II, comme signe de sa mission : c'est un fou qui veut sauver le monde.

Comment s'y prend-il ? Delteil lui-même va nous le dire. Il écrit, au sujet de son héros : « Par sa bouche, c'est surtout la naïve nature qui parle, et ce qu'il nous apporte, en vérité, c'est le message de ma sœur la mousse, de mon frère l'oiseau, qui, tous, nous crient : « courage ! » Le nouveau « Messie » convierait donc l'humanité à faire une cure de nature, comme a fait Delteil lui-même, trois lustres durant, dans sa garrigue. Et c'est l'exemple qu'il donnera finalement. Le roman conté par Delteil nous montre le monde moderne tellement prisonnier de son vice et de son chaos qu'il ne veut pas entendre le message de son sauveur. Dès lors, l'homme qui veut sauver sa dignité de « bête divine », comme dit Delteil, doit fuir les hommes. Puisque l'humanité est en folie, il prendra « le maquis de l'âme ». Ainsi parle notre auteur, toujours suiveur des modes de langage et de pensée du moment.

Ce nouveau Delteil s'est-il amélioré ? Pas beaucoup. Il continue à mettre le mot de Cambronne et quelques autres en feux d'artifice maigrelets qui se voudraient rabelaisiens. Mais c'est du Rabelais appliqué, quelque chose comme un bon exercice de pastiche, dont un lycéen de rhétorique serait très fier. Avec ce livre, en somme, Delteil, un brin d'herbe à la bouche et une bouse aux sabots, fait la rentrée la plus conforme à l'atmosphère d'un monde tourneboulé et à l'époque de la bombe atomique. Dans sa carrière d'original à tout prix, c'est peut-être un conformisme de plus.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Les concours de comédie et de tragédie pour 1946 avaient été, dans l'ensemble, assez médiocres, la personnalité de M^lle^ Marie Sabouret mise à part ; ceux de 1947 ont été franchement pitoyables, et il n'est pas un critique sérieux qui ne se soit interrogé en quittant la salle où, tout le jour, il avait entendu gémir, crier, pouffer de rire ou soupirer ; il n'est pas un critique qui ne se soit interrogé sur l'opportunité d'une école d'art dramatique produisant, après des années d'études, des « gibiers à concours » aussi déficients. Evidemment, les professeurs ne sont pas en cause : que faire d'un élève sans moyens ? Mais c'est justement la note singulière de cette journée : la plupart des candidats y ont paru manquer de foi, de conviction. Un acteur qui ne se refait pas une âme à chaque rôle n'est pas digne d'exercer son métier. La bonne volonté ne suffit pas; il y faut l'instinct, le don. Or, nous n'avons guère vu, cette année, que des élèves en possession de quelques « trucs » élémentaires et qui ne donnaient jamais l'impression de s'identifier avec leur personnage. Que venaient-ils donc chercher sur les planches, alors que l'agriculture manque de bras ?

Ce pauvre concours a pourtant donné l'occasion d'un beau tapage lors de la proclamation des résultats, et il faut reconnaître que le choix des lauréats n'a pas été sans bizarrerie.

Un seul concurrent se présentait au concours de tragédie : M. Robert de Chevrigny. Ce jeune homme de vingt ans interprétait l'Hippolyte de *Phèdre,* et je pense que n'importe quel élève de « seconde classique », dans le collège de province le plus reculé, ne lui eût pas été sensiblement inférieur. Le jury lui a cependant concédé un second accessit, sans doute pour le remercier d'avoir pensé que la tragédie ne devait pas être abandonnée.

Au concours de comédie hommes, huit concurrents étaient inscrits. L'un d'eux, M. Michel Etcheverry, les dépassait tous : le matin, dans don Salluste, il avait composé une figure sinon saisissante, du moins intelligemment étudiée ; l'après-midi, il était un excellent Shylock. Voilà un comédien qui, libéré du souci des récompenses officielles, fera son chemin sans très grand éclat peut-être, mais avec une conscience méritoire. Il a reçu un second prix, et, malgré les protestations et les huées de ses camarades à l'adresse du jury, je crois que c'est très bien ainsi, étant admis qu'un premier prix doit être réservé, en principe, aux sujets exceptionnels.

Où je ne perce plus les intentions du jury, c'est lorsqu'il a également attribué un second prix à M. Bernard Dhéran, dont la diction confuse et monotone en don Carlos et la fantaisie laborieuse dans le Steinberg de *Bettine* n'éveillaient même pas dans l'esprit une présomption d'accessit.

Il est vrai que M. Robert de Chevrigny, déjà auréolé de son deuxième accessit de tragédie, a enlevé de surcroît un premier accessit de comédie. Est-ce parce qu'il avait belle allure dans son rôle claudélien d'ange gardien, avec son armure blanche et noire ? Le fait est qu'on l'eût préféré muet. Quant au second accessit délivré à M. Jean Richard, je me perds à en chercher le motif.

Le concours de comédie femmes nous a montré une comédienne,

Mlle Claude Gensac, qu'on pouvait situer sur le même plan que M. Etcheverry. Le matin, elle sut être une émouvante Camille d'*On ne badine pas avec l'amour*. Cette jeune fille possède une belle voix grave, qu'elle dirige avec une appréciable aisance. Elle a fort bien mis en valeur toutes les nuances du rôle. L'après-midi, dans l'Irène de *la Prisonnière,* si elle a quelque peu déçu, c'est qu'elle n'avait pas, d'abord, le physique de l'emploi, et qu'ensuite un tel rôle ne cadrait pas avec sa sensibilité. Malgré tout, elle méritait un deuxième prix. On ne lui a même pas donné un second accessit. Le jury a ses mystères.

Ce deuxième prix, qui devait aller à Mlle Gensac, a récompensé les très faibles moyens de Mlle Louise Van Brakell. Je m'excuse de dire ici que les interprétations de la comtesse d'*On ne saurait penser à tout* et de l'*Alcmène* de Giraudoux, produites par cette lauréate, m'ont paru l'insignifiance même.

Le premier accessit décerné à Mlle Josette Camgros est allé à une jeune fille de dix-huit ans qui a encore beaucoup à apprendre, mais dont les qualités de sensibilité se sont manifestées aussi bien dans sa Carmosine que dans sa Tessa. Il est fort possible qu'au prochain concours Mlle Camgros, ayant pris de l'assurance et travaillé son élocution, nous fasse une heureuse surprise.

Du second accessit de Mlle Michèle Quintin, il n'y a strictement rien à dire. J'ajouterai seulement que, si les concours du Conservatoire ont rarement été aussi pâles que cette année, il devient plus urgent que jamais de pousser l'organisation des centres dramatiques de province, susceptibles de drainer les « natures » qui deviendront des talents.

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

LES CONCOURS D'OPÉRA ET D'OPÉRA-COMIQUE

EXCEPTIONNELLEMENT, miraculeusement, le concours d'opéra l'a emporté de haut, cette année, sur le concours d'opéra-comique, lequel fut lugubre... On a entendu jusqu'à deux ténors. Des ténors authentiques, à l'aise dans le passage du *mi* au *fa*... Ce ne sont pas des merveilles, de grands artistes. Mais ce sont des ténors.

Sans doute, M. Guay, malgré son flatteur second prix, a le tort d'ouvrir tous les sons et de changer les é en a. Il promene timidement sur la scène l'immuable sourire des Faust provinciaux et une silhouette gonflée, déjà, qui menace de ballonner. Mais il monte sans s'essouffler le long de la portée; et vous n'imaginez pas la rondeur, l'énormité de ses notes de fausset. On a pu constater, durant ces concours, que Gounod est resté bien plus jeune que Massenet — représenté, il est vrai, par les laideurs d'*Hérodiade*. Gounod a souvent prophétisé Fauré. Tenez, au moment où le second de ces ténors, M. Malkassian — non récompensé — chantait trop fort la berceuse exquise qui termine la scène du balcon de *Roméo,* et où l'accompagnateur jouait sans amour, sans gazes enveloppantes et transparentes, nous avons cependant senti passer le grand mystère musical... Ayons l'orgueil de Gounod.

Notre vraie joie, en cette séance, fut d'entendre M. Gérald Etienne, grand gaillard bien taillé, chanter *le Prince Igor* d'une superbe voix de basse chantante, généreusement timbrée, facile, et, surtout, noble. Si l'âge élargit encore cette voix, ce qu'on peut espérer — quoiqu'il ait vingt-sept ans — il ressuscitera Delmas. Puisse-t-il protéger lui-même la force et la gravité de sa déclamation... C'est lui l'unique premier prix.

En faveur de M. Moreau, dont on n'a pas doublé d'un prix d'opéra son premier prix d'opéra-comique, le public s'est agité. Chanter avec simplicité et émotion : « *Sois immobile et vers la Terre — Incline un regard suppliant* », de Guillaume Tell, triomphe historique de Fauré, a donc paru au jury une prouesse insignifiante ? M. Moreau a du goût. Une voix sincère et souple. On n'avait pas besoin de lui à l'Opéra ? Bah ! il y entrera un soir ou l'autre. Quant à M. Cartreau, premier des seconds prix, il chanta, en envoyant tout l'air de la soufflerie, la douleur de Guido voyant Monna Vanna prête à s'en aller, nue sous un manteau, dans la tente du bel assiégeant. Il était accompagné d'un grand froissement d'armure ; musique quincaillière. M. Henry Février, le compositeur, dans la loge du jury, jubilait. M. Durand-Darnis, Hamlet mordant, a mérité — surtout comme comédien — l'autre second prix.

Les chanteuses furent moins éclatantes. Les trois seconds prix sont de bonnes élèves. Mlle Monmart hurla *Aïda* avec véhémence, bravoure, vulgarité. Mlle Mas, voix franche, bonne tenue, fut la reine d'*Hamlet*. Mlle Duhainaut, une Desdémone musicale.

La surprenante médiocrité du concours d'opéra-comique a permis seulement de constater, le long d'ennuyeuses heures et de scènes usées, que le choix de *l'Education manquée* avait aidé Mlle Colette Hérent à faire valoir sa voix adroite, son assurance sémillante. M. Etienne, dans Falstaff, avait fait prévoir son succès du lendemain... Les autres... Il est urgent de décentraliser. Les préfectures attendent.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

L'HONORABLE MONSIEUR SANS-GÊNE

LE titre français constitue un contresens. Il semble annoncer soit un drame historique, soit une comédie loufoque. Il ne s'agit ni de l'un ni de l'autre, mais de l'étude de caractère que fait prévoir le titre anglais : *Rake's progress,* qu'on traduirait indifféremment par *la Carrière du roué* ou *la Vie d'un libertin.*

Quel est ce roué ou ce libertin que le film veut nous faire connaître ? Fils d'un député conservateur, qui est un brave homme sans caractère, neveu de gens riches dont il gaspillera l'héritage après leur mort, quand il ne se sera pas brouillé avec eux de leur vivant, c'est un enfant gâté, auquel on pardonne tous les écarts. Ses pires méfaits ne sont jamais commandés par la lâcheté, ni par l'intérêt, ni par la méchanceté : on ne peut lui reprocher que de la paresse, de l'insouciance, un déplorable penchant pour la facilité ; et sa gentillesse spontanée et superficielle rachète aux yeux de tous des défauts assez aimables. Vis-à-vis de lui-même, il se justifie par une indifférence sincère à l'égard de ce que les hommes redoutent le plus : la pauvreté et la mort. Il gâchera toutes ses chances en prenant tous les risques.

Les épisodes qui illustrent ce caractère sont marqués de la même originalité.

Si Sidney Gilliat a, seul, signé la mise en scène, la production et le scénario sont dus à sa collaboration avec Frank Launder. Cette combinaison devient de plus en plus fréquente en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. En France, au contraire, où se sont également créées des associations durables entre scénaristes et metteurs en scène (Prévert-Carné, Aurenche-Bost-Autant-Lara, Véry-Christian-Jaque), les rôles se confondent moins.

REX HARRISON, PRINCIPAL INTERPRÈTE DE « L'HONORABLE MONSIEUR SANS-GÊNE, ».

On connaissait déjà Rex Harrison pour ses excellentes interprétations d'*Anna et le roi de Siam* et de *l'Esprit s'amuse*. Il vient de se surpasser ici, car son incarnation du protagoniste est d'une qualité exceptionnelle et sera sans doute le couronnement de sa carrière. On imagine difficilement quel autre acteur aurait été capable du même cynisme élégant, de cette parfaite aisance dans les situations équivoques, d'une gentillesse aussi inquiétante. Je ne sais si nous avons assisté là à la rencontre sans lendemain d'un comédien et d'un rôle faits l'un pour l'autre ou si, au contraire, Rex Harrison trouvera dans *The rake's progress* le même départ pour une carrière longue et éblouissante que Bette Davis avait trouvé dans *Of human bondage*...

ERRATUM

Dans le tableau des élections en Europe, paru dans notre numéro 91 du 28 juin dernier, une erreur matérielle a été faite relativement à la Suède.

Dans la deuxième colonne (Europe centrale, Suède), régime et gouvernement depuis la guerre, il faut lire :

Même régime. Gouvernement travailliste homogène, *ce qui ressort à l'évidence de nos commentaires et de la carte qui les accompagne. Et, dans les colonnes 3 et 4, il faut lire :* Elections aux Landstings chargés d'élire la *première* chambre.

Nous nous excusons auprès de nos amis suédois d'une transposition apparente de texte, d'une part, et d'un mot tombé, de l'autre.

CONCERTS RADIOPHONIQUES

Longueurs d'onde

La Voix de l'Amérique :
En français : 19,63 - 16,87 - 16 52
13,95 - 13,81
En anglais : 19,83 - 16,85 - 16,71
13,86 - 13,83

Suisse romande : 443 m. 1 (677 kc.)

Radio-Luxembourg :
Jusqu'à 20 h. : 1.293 m. (232 kc/s.).
A partir de 20 h. : 49,26 (6.090 kc/s).

Prague : 470 m. 2

Belgique : 483 m 9

Italie :
Ondes moyennes :
Florence I : 491,8 - 610 kc/s.
» II : 271,7 - 1.104 »
Turin I : 221,1 - 1.357 »
» II : 304,3 - 986 »
Naples I : 228,7 - 1.312 »
» II : 280,9 - 1.068 »
Milan I : 368,6 - 814 »
» II : 304,3 - 986 »
Ondes courtes :
Rome, jusqu'à 20 h. : 41,26.
» à partir de 20 h. : 41,38.

France :
Programme national : 431 m. 70.
Programme parisien : 386 m. 60.

Monte-Carlo :
410 m. - 48 m. 95 (731 kc. - 6.130 kc.).

Hollande I : 301 m. 5 (995 kc/s - 100 kw.).

Abréviations

A : La Voix de l'Amérique. - B : Belgique. F (N) : France, programme national. - F (P) : France, programme parisien. - F (I) : France, Paris-Inter - H : Hollande. - I : Italie. L : Luxembourg - M. C. : Monte-Carlo. P : Prague. - S : Suisse romande.

PROGRAMMES DES CONCERTS PAR T.S.F.

Tous les jours à 15 h, 45 : Amérique, Columbia Symph. Orchestra (Anglais)

13 JUILLET

9 h. : (F N) Musique de chambre (Corelli, Kreisler). — 9 h. 15 : (P) Chants moraves (chor. enfantine). — 11 h. : (F N) Plaisir de la musique. — 11 h. 15 : (S) Musique pour orchestre de cordes (Lulli, Fauré). — 14 h. : (F N) *Chanson d'amour* (Schubert). — 15 h. : (B) Enregistrements nouveaux (Mozart, Ravel). — 17 h. : (S) Musique de chambre (Beethoven). — 19 h. 04 : (M C) Wagner, Strauss (Fir. Stokowski). — 21 h. : (F I) Amateurs de disques (cantates Bach). — 22 h. : (P) Concert symphonique, direction Munch (Martinu).

14 JUILLET

11 h. : (S) Rameau, présenté par Georges Migot. — 13 h. 40 : (S) Pages de Bach. — 13 h. 45 (P) Musique tchèque ancienne. — 14 h. : (B) Schumann (quatuor à cordes). — 15 h. : (A) N. B. C. Symph. Orch. (anglais) — 16 h. 30 : (F N) Mélodies italienne par Giovanna Vitale. — 17 h. : (F N) Musique du XVIIIe siècle. — 20 h. 05 : (B) Concert symphonique (Chabrier, Saint-Saëns). — 21 h. : (M C) Musiques suédoises (Kurt Atterberg). — 22 h. : (P) Concert symphonique (Roussel, Franck).

15 JUILLET

9 h. 50 : (H 1) *Deuxième Symphonie* (Beethoven). — 12 h. : (F N) Beethoven (sonate piano-violoncelle). — 14 h. : (B) *Les Trois Fils*, de J.-S. Bach. 14 h. 30 : (F N) Musique de chambre (violon, mélodies). — 16 h. 30 : (S) Musique de chambre (Frescobaldi, Ibert). — 17 h. 40 : (S) Beaux enregistrements (Hændel, Weber). — 19 h. : (B) Chorale belge. — 19 h. 20 (H 1) Concert symphonique (Mozart). — 21 h. 30 : (S) Quatuor Vegh (Schubert). — 22 h. : (P) Quatuor de Prague (musique tchèque).

16 JUILLET

9 h. 10 : (B) Concert symphonique (Debussy). — 13 h. 40 : (S) Musique moderne (quatuor Calvet). — 14 h. 05 : (F N) Schubert, Brahms, Chopin). — 18 h. 40 : (F N) Quatuor Hewitt (Fauré). — 20 h. : (B) Concert symphonique (Mendelsshon, Rimsky). — 20 h. 55 : (S) Mozart, Chausson, Borodine. — 22 h. : (P) *Huitième Symphonie*, Chostokowitch. — 22 h. 20 : (F N) Valses à deux pianos.

17 JUILLET

8 h. : (H 1) Concert symphonique (Beethoven, Schumann). — 9 h. 10 : (B) Concert symphonique (Schubert). — 13 h. : (F N) Airs d'opéras et opéras comiques. — 15 h. 45 : (P) Rachmaninov (sonate violoncelle). — 18 h. 15 : (S) *La Nursery*, d'Inghelbrecht. — 19 h. : (P) Chansons populaires slovaques. — 21 h. : (M C) Concert symphonique (Purcell, Mozart, Chabrier). — 21 h. : (F N) Festival Pierné (dixième anniversaire de la mort du compositeur). — 22 h. : (P) Concert symphonique. — 22 h. 15 : (F I) Histoire du violon. — 22 h. 45 : (F N) *Dorel Handmann* (Brahms).

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

PETITES CHRONIQUES

BIBLIOGRAPHIE

Les Eaux tumultueuses

Ce sont celles du *Fleuve*, comme l'appellent simplement les Chinois, et cela veut dire le fleuve par excellence, le Yangtsé. Ce roman d'Alice T. Hobart, remarquablement traduit de l'anglais par Jacqueline Chassang (Maréchal, édit.), décrit l'entreprise héroïque du capitaine Eben Hawley, un marin américain, dont l'esprit d'aventure et l'énergie réussissent, bien avant la révolte des Boxers, à lancer des vapeurs sur le cours supérieur du fleuve.

Outre les types de pionniers, dont les silhouettes se détachent avec vigueur sur un fond impressionnant de gorges et de rapides, l'auteur éclaire un peu de cette vie chinoise secrète, mais qui évolue avec les troubles et les convulsions de l'ordre nouveau.

Lavigerie, apôtre et civilisateur

Cet empire, que des remous inquiétants menacent en ce moment, c'est surtout à force de dévouement, de charité et de travail que nous l'avons fait nôtre.

A la tête des missionnaires, des colons, des administrateurs qui nous ont donné l'amitié de l'Afrique se dresse un chef prestigieux : le cardinal Lavigerie.

René Potier, qui est au premier rang des spécialistes de l'Algérie et du Sahara, lui consacre ce livre particulièrement intéressant. Il étudie en ce grand homme les vertus qui font l'apôtre, et retrouve dans ses actes et son œuvre les principes qui assurent, avec la durée des civilisations, la paix et la prospérité des empires. (Publications techniques et artistiques.)

UNE EXPOSITION FRANÇAISE EN CHINE

Il y a quelques jours s'est ouvert à Pékin une exposition photographique « Images de France ». Organisée par les services français d'information près l'ambassade de France en Chine, elle comprend plus de trois cents panneaux ornés de caractères chinois, qui présentent notre pays sous ses divers aspects, politique, social, économique, littéraire, artistique, scientifique et même touristique. De magnifiques clichés de cathédrales et de châteaux, des reproductions en couleurs de tableaux, des affiches artistiques retiennent l'attention de nombreux visiteurs dont les noms remplissent les grandes feuilles blanches disposées à l'entrée et sur lesquelles il est de coutume de signer.

Inaugurée le 31 décembre 1946, à Nankin, par S. Ex. l'ambassadeur de France et Mme Meyrier, par S. Ex. le ministre de l'Information, par les principaux diplomates étrangers et par de nombreuses personnalités chinoises, elle a été transférée, au mois de février, à Shangaï, où elle a rencontré un vif succès. Transportée, en mai, à Tientsin, elle vient d'attirer maintenant les habitants de la capitale intellectuelle de la Chine. Par la suite, elle sera présentée à Hong-Kong, Canton, Hankéou, Tchungking, Kunming, Tchentou et Moukden faisant ainsi le tour de cet immense pays.

La presse a fait écho à cette manifestation; en particulier, à Shanghaï plus de soixante-dix articles en français, chinois, anglais, russe et même allemand ont, sur des modes divers, à cette occasion, rappelé l'attention de leurs lecteurs sur le fait que la France ne se réfugie pas dans son glorieux passé, mais travaille avec énergie pour réparer les pertes occasionnées par la guerre et l'occupation étrangère durant plus de quatre ans.

LE SIXIÈME NUMÉRO DE

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

PARAITRA LE **15 AOUT**

Sommaire :

NOUVEAUX VOYAGES
Chronique de Joseph PEYRE

LA PORTE DE LA TOUR
Nouvelle inédite de Michel BOUTRON

GEORGE ET MARGARET
Pièce en trois actes de M.-G. SAUVAJON et Jean WALL
D'après la pièce de Gérald SAVORY

Gagnantes d'un concours organisé aux Etats-Unis par un grand parfumeur français, ces dix meilleures vendeuses sont arrivées en France pour effectuer un voyage qui les a conduites dans les champs de fleurs du Midi, dans les usines de parfums, les fabriques de flacons et cartonnages, après avoir visité les grandes maisons de couture et assisté aux manifestations de la saison parisienne.

Cette heureuse initiative d'un industriel français saura, nous n'en doutons pas, faire rayonner davantage le prestige de la France dans la grande république amie.

UN JOURNAL
hebdomadaire axé totalement pour la gestion des portefeuilles.

Les récentes nationalisations ont amené des modifications importantes dans la composition de ces derniers. Les conditions d'exploitation des entreprises se modifient profondément. Il convient d'être tenu exactement au courant.

Plus que jamais il faut savoir SPÉCULER (spéculer c'est prévoir) pour éviter les dépréciations successives du capital.

L'OPINION
Economique et Financière
est l'hebdomadaire le mieux informé et le plus précis de la presse financière.

Chaque semaine dans " L'OPINION " :

Editoriaux sur les grands problèmes économiques de Ch. RIST, de l'Institut, A. SIEGFRIED, de l'Académie française, des professeurs L. BAUDIN, F. TREVOUX, P. VIGREUX, etc.

Trois revues complètes : **Bourse de Paris** avec appréciations sur les valeurs. Titres se négociant **hors cote.** Actions cotées seulement aux **Bourses régionales.**

Etude critique pour **chaque augmentation de capital.**

Cote complète des Bourses de Paris et de province, etc.

L'OPINION ne se vend pas au numéro.
Abonnement 6 mois : 200 francs. Essai un mois: 30 francs. 1, rue Saint-Georges (9e). C. P. Paris 5110-71.

FRANÇOIS MAURIAC
RÉPONSE A PAUL CLAUDEL
Académie Française
Séance du 13 mars 1947
LA TABLE RONDE

ÉDITIONS ROGER SEBAN
L'HÉROÏQUE DOULEUR
DE MAITRE
CYRIL BELGRAND
par
THÉODORE VALENSI
... l'Amour jusqu'à l'abnégation...

U OF I
LIBRARY

AUG 4 1947

PETITES CHRONIQUES

(Suite.)

ACTUALITÉ JURIDIQUE

La réquisition et le droit

Parmi les questions à l'ordre du jour, celle des réquisitions de logement vient en bonne place. Elle vaut un examen attentif.

Deux textes essentiels sont à retenir : la loi du 11 octobre 1945 ; le décret du 16 janvier 1947, qui en fait l'application.

Du premier de ces textes analysé ici (1), je me bornerai à rappeler que les dispositions qui nous intéressent sont inscrites sous le titre II, « tendant à maintenir et à augmenter le nombre des logements ». La jurisprudence, soucieuse de sauvegarder, dans la mesure du possible, les droits et les légitimes intérêts des personnes à l'encontre desquelles jouent les mesures exorbitantes du droit commun, a limité le champ d'application et condamné l'arbitraire administratif qu'il avait engendré. C'est ainsi qu'une décision du Conseil d'Etat du 22 novembre 1946 a déclaré que, hors le cas d'urgence, l'autorité préfectorale n'est pas en droit de procéder à l'exécution d'office d'une réquisition en faisant forcer les portes du local requis, et annulé, par excès de pouvoir, l'arrêté pris dans ce sens par le préfet de l'Isère. Dans la même voie plusieurs décisions de Cours d'appel ont vu dans une prise de possession indue une voie de fait, entraînant les conséquences de droit (2).

Je crois, par contre, devoir revenir, pour le compléter, sur le rapide aperçu que j'avais donné du décret du 16 janvier 1947 et préciser sur le terrain pratique, d'une part, quelles sont les règles de fond qui président à l'éviction du propriétaire ou de l'occupant, d'autre part, quelles sont les formes de procédure, pour tirer une conclusion du tout.

Règles de fond. — Nous savons, de ce chef, que la réquisition peut porter sur trois sortes de locaux, dénommés vacants, inoccupés, insuffisamment occupés. Que faut-il entendre par ces termes ?

Rentrent dans la première catégorie, nous dit le décret : 1° les locaux dont le bail est expiré sans prorogation ou reconduction ; 2° ceux dont le bail a été résilié soit à l'amiable, soit judiciairement ; 3° ceux que les occupants ont été condamnés à évacuer.

La deuxième catégorie (locaux inoccupés) comprend : 1° les locaux inhabités, en fait, depuis au moins un mois ; 2° ceux qui ne sont habités que par intermittence, lorsque celle-ci ne se rattache pas à la profession exercée ; 3° ceux qui ne sont pas le siège de la résidence principale de l'occupant ; 4° ceux dont l'occupant de bonne foi, vivant seul, est décédé. Sont enfin considérés comme insuffisamment habités (troisième catégorie) les locaux dont le nombre de pièces principales excède celui des occupants effectifs, augmenté d'une unité pour chacune des deux premières personnes, cette disposition pouvant, toutefois, être modifiée par arrêté préfectoral (articles 2 à 4). — Dans ces divers cas la dépossession est, suivant l'espèce, ou totale, ou partielle (article 7).

Le Service municipal du logement est renseigné sur ces divers points par une déclaration périodique souscrite par le propriétaire, le locataire, le sous-locataire, le bénéficiaire d'une réquisition ou l'occupant. Le défaut de déclaration peut entraîner la réquisition sans préavis (article 5). Même déclaration doit être souscrite pour les locaux devant devenir vacants à date ferme (article 6).

P.-L. R.

(A suivre.)

(1) Voir notre numéro du 22 mars 1947.
(2) Caen, 31 juillet 1946 ; Paris, 23 octobre 1946 ; Pau, 2 janvier 1947.

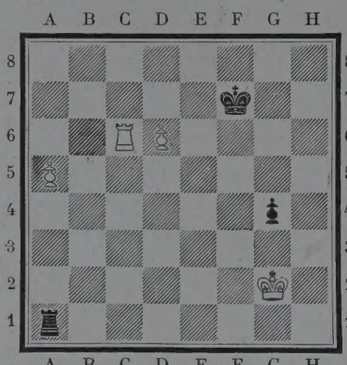
BRILLANTMONT
LAUSANNE (Suisse)

INSTITUTION pour JEUNES FILLES
désirant bénéficier des avantages d'un séjour en Suisse. Langues, Arts, Musique, Cours commerciaux.

ENSEIGNEMENT MÉNAGER :
Toutes branches activité féminine selon méthodes les plus modernes. Tous sports d'hiver et d'été. Situation unique. Les plus hautes références : France, Angleterre, États-Unis.

LES ÉCHECS (N° 30)

Solution du n° 31.
Etude par Zepler.
3e prix, revue suisse d'échecs 1924.

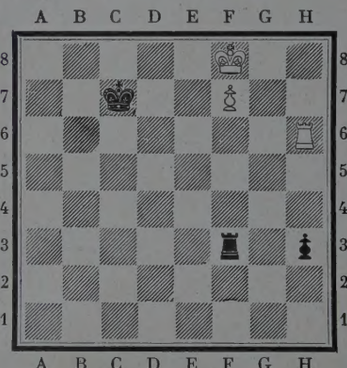


Les blancs jouent et gagnent.

1. d6-d7, Rf7-é7 (1). — 2. Tç6-d6 !, Ré7-d8. — 3. a5-a6 (2), Ta1-a3 (3). — 4. Rg2-f2 ! (4), Ta3-f3†. — 5. Rf2-é2 ! (5), Tf3-a3. — 6. Ré2-é1 ! (6), Ta3-é3† (7). — 7. Ré1-d2 !, Té3-a3. — 8. Rd2-é2, Ta3-a2† (8). — 9. Ré2-f1, Ta2-a1† (9). — 10. Rf1-f2 !! (10), Ta1-a3. — 11. Rf2-g2 !! (11), Ta3-a2† (12). — 12. Rg2-g3, Ta2-a4. — 13. Rg3-h4 ! coup d'attente décisif, Ta4-b4 ou ç4 (13). — 14. a6-a7, Ta4. — 15. Td6-h6, Rd8×d7 (14). — 16. Th6-h8 (15), Ta4×a7. — 17. Th8-h7†, R joue. — 18. Th7×a7 gagne.

Commentaires : (1) Si 1. ..., Ta1-d1. — 2. Tç6-ç7, Rf7-é7. — 3. a5-a6, Ré7-d8. — 4. Tç7-b7, Td1-a1. — 5. a6-a7, Rd8-é7. — 6. Tb7-b8 et un pion fait dame. — (2) Les blancs menacent 4. Rg2-g3, Ta4. — 5. Rg3-h4, voir le texte. — (3) Toutes les manœuvres ultérieures du roi blanc auront pour but de rétablir cette position avec trait aux noirs, lesquels perdront alors par zugzwang. — (4) Et non 4. Rg2-f1 ?, Ta3-a2 ! — 5. Rf1-g1, g4-g3 ! nulle, car les blancs ne réussiront jamais à passer le trait aux noirs dans cette position. Si 5. Rg1-f1, Ta2-f2† et 6. ..., Tf2-a2. Si 4. Rg2-g1, Ta3-g3†. — 5. Rg1-f2 ou f1, Tg3-f3†. — 6. Ré2 gagne comme dans le texte, mais avec perte de temps. — (5) Et non 5. Rf2-é1 ?, g4-g3 ! nulle. Exemples : 6. a6-a7, Tf3-a3. — 7. Td6-g6, Rd8×d7 (menace 8. ..., Rd7-ç7 et 9. ..., Ta3×a7 nulle). — 8. Tg6-g8 (8. Tg6×g3, Ta3-a1† ! et 9. ..., Rd7-ç7 nulle) 8. ..., Ta3-a1† ! (et non 8. ..., g3-g2 ?. — 9. Ré1-f2 ! gagne, car le pion noir sera pris avec le roi blanc. Si 9. ..., Ta3-a2†. — 10. Rf2-g1). — 9. Ré1-é2, g3-g2. — 10. Ré2-f2 (si 10. Tg8×g2, Rd7-ç7 ! nulle. Ou si 10. a7-a8 : D, Ta1×a8 nulle, car si 11. Tg8×a8 ?, g2-g1 :D gagne) 10. ..., Rd7-ç7 (menace 11. .... Ta1×a7. — 12. Tg8-g7†, Rç7-b6 nulle). — 11. a7-a8 : D, g2-g1 : D†. — 12. Tg8×g1, Ta1×a8 nulle. — Ou 6. Ré1-é2, Tf3-f2† ! — 7. Ré2-é3 (7. Ré2-é1, Tf2-a2. — 8. Ré1-f1, Ta2-f2†. — 9. Rf1-g1, Tf2-a2 nulle). 7. ..., Tf2-a2. — 8. Ré3-f3, g3-g2. — 9. Td6-g6, Ta2×a6 nulle. — (6) Et non 6. Ré2-d2 ? ou d1 ?, g4-g3 !. — 7. Ré2, Ta3-a2† nulle. — (7) Si 6. ..., g4-g3. — 7. Ré1-f1 (menace 8. Rf1-g2) 7. ..., Ta3-a2. — 8. Rf1-g1 ! gagne par zugzwang. Exemples : 8. ..., g3-g2. — 9. Rg1-h2 coup d'attente. — Ou 8. ..., Ta2 joue sur la colonne a. — 9. Rg1-g2, Ta3. — 10. Rg2-h3 !, etc. — Ou 8. ..., T quitte la colonne a. — 9. a6-a7, Ta2. — 10. Td6-h6 texte. — Ou si 6. ..., Ta3-a2. — 7. Ré1-f1, Ta2-a4 (7. ..., Ta2-a3. — 8. Rf1-g2 ! Ou 7. ..., g4-g3. — 8. Rf1-g1 !). — 8. Rf1-f2 ! (menace 9. Rf2-g3) 8. ..., Ta4-a3. — 9. Rf2-g2 ! texte. — (8) Si 8. ..., g4-g3. — 9. Ré2-f1, Ta3-a2. — 10. Rf1-g1 gagne. — (9) Si 9. ..., Ta2-a3. — 10. Rf1-g2 gagne. Ou si 9. ..., g4-g3. — 10. Rf1-g1 gagne. — (10) Et non 10. Rf1-g2 ?, Ta1-a3 ! et la manœuvre du roi blanc est entièrement à recommencer, les blancs ayant le trait. — (11) Rétablissant enfin la position avec trait aux noirs. — (12) Si 11. ..., g4-g3. — 12. Rg2-h3 ! — (13) Si la tour noire joue verticalement, par exemple 13. ..., Ta4-a1. — 14. Rh4×g4 gagne aisément. — (14) Si 15. ..., Ta4×a7. — 16. Th6-h8†, Rd8×d7. — 17. Th8-h7†. — (15) Menace 17. a7-a8 :D, T×D. — 18. T×T gagne.

Etude n° 32, par Regedzinsky.
Swiat-Sachowy 1927.



Les blancs jouent et gagnent.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

LES TIMBRES ET LA MUSIQUE

La Pologne qui avait émis en 1927 un timbre Chopin, fait paraître un nouveau timbre à l'effigie du grand musicien, dans

une série qui rend aussi hommage à Marie Curie et à A. Mickiewicz.

En France, plusieurs de nos grands compositeurs ont déjà connu les honneurs du timbre. Hector Berlioz en 1936-1938, Claude Debussy en 1939-1940 ; plus récemment, Massenet et Chabrier (1942), puis, Charles Gounod (1944).

A l'étranger, nous retrouverons les noms les plus célèbres du monde musical. Beethoven apparaît sur des timbres allemands de 1926, Jean-Sébastien Bach en 1926 et en 1935, Schütz et Hændel en 1935, Mozart en 1941. Enfin, Wagner en 1933. La série autrichienne des musiciens, parue en 1922, réunit les effigies de Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Bruckner, Johann Strauss et Hugo Wolf. Récemment, un nouveau timbre Schubert a été émis à Vienne.

L'Europe centrale nous fait connaître les Tchèques Smetana et Dvorak — émissions de 1934 et protectorat de Bohême en 1941-1944 — le Hongrois Liszt — timbre de 1932 et bloc rare de 1934. Mentionnons encore en Tchécoslovaquie une série consacrée au centenaire de l'hymne national (1934), également imprimée en feuillet en même temps que la musique et le texte de l'hymne. Un procédé analogue a été repris par la Roumanie en 1946, pour commémorer le 25e anniversaire de l'orchestre philharmonique.

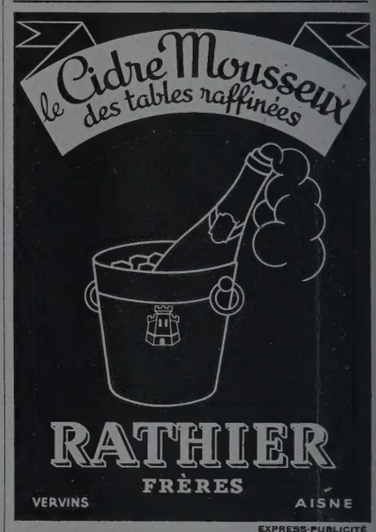
L'auteur de l'hymne national norvégien, Richard Nordraak, eut également son émission en 1942 ; en 1943, c'était le tour d'Edouard Grieg. Mentionnons le timbre Sibélius, émis par la Finlande, en 1945.

L'U. R. S. S. a dédié deux séries à Tchaïkowsky (1940) et à Rimsky-Korsakoff (1944). L'Italie, à Rossini (1942), à Spontini, à Pergolèse et à Stradivarius (1937).

Pour être complet il faut citer des musiciens moins connus : le Belge Peter Benoit (1934), le Hollandais Sweelnick (1935), puis l'organiste Rheinberger, honoré par le Liechtenstein en 1938 ; le Brésilien Carlos Gomès (1936). Aux Etats-Unis il a paru, en 1940, une série des musiciens : Foster, Herbert, Mac Dowell, Nevin et... Sousa.

Une collection de timbres consacrés à la musique est très instructive. Elle offre aux collectionneurs quelques pièces rares dont la possession peut réjouir tout philatéliste.

JACQUES BELLAY.



EXPRESS-PUBLICITÉ

De DEAUVILLE

AIR FRANCE & SABENA ont inauguré leur service quotidien LONDRES-DEAUVILLE et BRUXELLES-DEAUVILLE le samedi 5 juillet.

Le 12 juillet, 200 membres du Royal Aéro-Club de Grande-Bretagne et, le 19 juillet, ceux de l'Aéro-Club Royal de Belgique seront les hôtes de la Plage fleurie.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

A VENDRE, exploit. fruit., 6.500 pomm. et poir., 65 km. S.-O. Paris. Fermette, mais. mtres, tt conf. LAUQUE, 17, r. d'Enghien, Paris-Xe.

YONNE MAGNIF. PROPRTE Bgeoise, bord. rivière. MAISON de MAITRES. Tt conf., dépend., parc, pré 7 ha. Parf. état. ERMENOU, à AVALLON.

VILLERS-SUR-MER Luxueuse VILLA normande, parf. état, gd confort. Dépend. 5 ha. Beau jard. et prairie. **FRANK ARTHUR** S. A., 34, bd Haussmann.

VALLÉE DE CHEVREUSE, MAISON RUSTIQUE confort., état neuf, dépend., jard., arbr. fruit., bassin. MEUBLÉE. Pêche. Photos. AUZOUX-DESEYNE, 165, bd Haussmann.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me Victor SEASSAL
Notaire à NICE, 5, place Masséna.
Confiscation de profits illicites.

VENTE AUX ENCHÈRES
en 8 lots avec faculté d'allotissement en la Chambre des notaires de Nice, 11 *bis*, rue Gubernatis.
Le JEUDI 17 JUILLET 1947, à 14 h. 30.

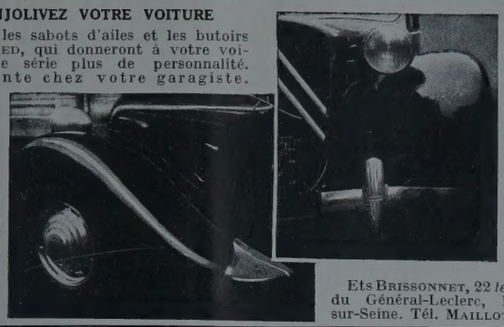
GROUPE D'IMMEUBLES
sis à NICE, 7 et 9, rue Masséna, sur les mises à prix suivantes :

1° Un immeuble	2.800.000 fr.
2° Un magasin	800.000 fr.
3° Un appartement (1er ét.)	120.000 fr.
4° Quatre appartements	460.000 fr.
5° Une maison (cour)	500.000 fr.
6° Une maison (cour)	1.600.000 fr.
7° Une maison (cour)	1.000.000 fr.
8° Un magasin	650.000 fr.

S'adr. : Me SEASSAL, notaire à NICE.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

ENJOLIVEZ VOTRE VOITURE



VOICI les sabots d'ailes et les butoirs SPEED, qui donneront à votre voiture de série plus de personnalité. En vente chez votre garagiste.

Ets BRISSONNET, 22 *ter*, boul. du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. MAILLOT 87-40.

PRENEZ VOS PRÉCAUTIONS POUR L'HIVER PROCHAIN...

... Dès maintenant, faites installer des joints métalliques BENOIT sur vos portes et fenêtres, vous interdirez ainsi l'entrée de votre home au froid, à la pluie, au vent, au bruit, à la poussière.

En prenant vos dispositions tout de suite, avant l'afflux saisonnier des commandes, vous aurez l'avantage d'une exécution rapide, d'un travail sur bois sec et la certitude d'affronter l'hiver prochain sans appréhension, tout en bénéficiant d'une fraîcheur bienfaisante durant la saison chaude.

Nos joints sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

La question du chauffage est toujours angoissante ; avec les joints BENOIT vous réaliserez une économie de combustible d'environ 35 %.

Demandez notre documentation n° 46, sans frais ni engagement. Établissements E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). Tél. : PROV. 27-09.

PRÉPAREZ VOTRE CROISIÈRE...

... que ce soit en rivière ou sur lacs, sur les fleuves d'Europe ou sur ceux d'Afrique, dans les mers froides ou dans les océans brûlants, votre bateau doit, avant toute autre chose, être pourvu d'un moteur solide, puissant, économique et sans défaillances.

Seule une grande firme spécialisée dans la fabrication des moteurs marins peut vous fournir, avec le maximum de garanties, le type exact de moteur convenant à votre bateau. La Société des moteurs COUACH a, pendant cinquante ans, étudié, modifié, amélioré, perfectionné ses modèles. Elle se trouve à même, aujourd'hui, de présenter une gamme complète de moteurs parfaitement adaptés à leur utilisation marine et permettant d'assurer pendant de longues années un service exempt de soucis et de frais.

Les moteurs COUACH, *à régime lent*, sont spécialement construits pour la mer, étant destinés à être soumis, sans arrêt, à l'action destructive de l'eau de mer et de l'air marin. Dites-vous bien que le moteur est le véritable cœur de votre bateau et que de sa marche régulière dépend toujours votre sécurité.

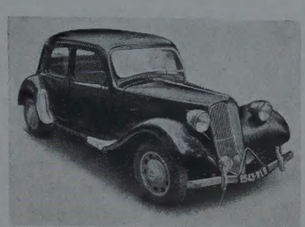
Soyez prévoyants ! Que vous ayez une toute petite embarcation, un bateau sardinier, un petit cotre de pêche, un bateau pilote, un petit remorqueur ou un yacht mixte, équipez-le d'un moteur à toute épreuve, uniquement conçu et construit pour la mer.

Pour tous renseignements : MOTEURS COUACH, 125, boulevard de la Plage, Arcachon.

LA PARURE UTILE

TOUS les sabots d'ailes « ROBRI » ont leur utilité. Les modèles pour l'arrière sont des *protecteurs* indispensables contre les projections de pierres, de goudron, etc. Les modèles pour l'avant, des types « 272 » et « 274 », se prolongent latéralement sur le côté de la carrosserie et forment *décrottoir*, *pare-boue* et *pare-pierres*.

Ces pièces, fabriquées en aluminium moulé, imbosselables, font office de *protecteurs latéraux* contre les chocs. D'un fini irréprochable, dans la ligne



sobre et nette des autres accessoires (phares, pare-chocs, etc.), les sabots d'ailes *Robri* sont de véritables *enjoliveurs*, inoxydables, très facilement adaptables.

Robri fabrique également des butoirs de pare-chocs, des flammes pour portières, des obturateurs de trous de manivelle, des embouts pour tuyaux d'échappement, etc., qui complètent la parure de la Citroën. Votre garagiste vous procurera tous ces accessoires. Documentation sur demande à SAAP-ROBRI, 19, rue Pitois, Puteaux (Seine).

VIVEZ AVEC VOTRE ENTREPRISE

DIRECTAPHONE sera votre bras droit. Cet appareil peu encombrant vous permettra, où que vous soyez, d'entrer en contact, par haut-parleur, avec vos collaborateurs, de leur communiquer votre pensée, d'entendre leur réponse, en un mot, de régler *instantanément et sans obstacles* les difficultés petites ou grandes qui ralentissent l'activité de votre entreprise.

DIRECTAPHONE facilitera votre travail en vous faisant gagner du temps et en évitant tout déplacement inutile. Vous serez ainsi partout à la fois, vous contrôlerez tout, puisque vous serez en rapport constant avec tous vos services. De votre bureau, vous pourrez vous faire entendre, téléphoner et même tenir une conférence. En utilisant cette installation, *vous imprimerez à votre affaire le propre rythme de votre activité.*

DIRECTAPHONE ne fait pas double emploi avec le téléphone puisque vous pourrez, grâce à lui, établir une liaison directe de vous à vos chefs de services, eux-mêmes reliés à chacune des branches qu'ils dirigent, puisque vous pourrez assurer un réseau de communications très souple qui comblera heureusement les lacunes que comporte votre réseau téléphonique habituel.

Modernisez votre organisation et augmentez votre rendement en utilisant les possibilités énormes de « DIRECTAPHONE ». Documentation détaillée envoyée sur demande à LE TÉLÉAUTOMATE, 24, rue d'Armaillé, Paris (17e). ÉTO. 06-30.

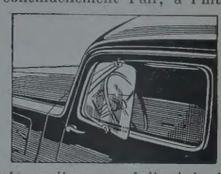
UN CAPITAL A PROTÉGER

LES roues de rechange d'auto constituent un capital très convoité des voleurs et leur remplacement quasi impossible met souvent l'automobiliste dans une fâcheuse situation. Rien de plus simple cependant que de vous protéger du vol en vissant vous-même un *antivol de roues* FIXECROU, que vous trouverez chez votre garagiste ou dans toute maison d'accessoires. Avec l'*antivol de roues* FIXECROU en acier inoxydable, aux 999 combinaisons, tout vol est impossible.

C'est une fabrication C. M., 32, passage Gambetta, Paris (20e). Distributeur : RAM, 3, rue Villaret-de-Joyeuse, Paris (17e). ÉTO. 55-80, 81, 82.

CLIMATISEZ VOTRE VOITURE...

AUTOMOBILISTES, adoptez le VOLET DÉFLECTEUR D. P. qui, grâce à son système de rotation complète, renouvellera continuellement l'air, à l'intérieur



de votre voiture, en évitant tout courant d'air préjudiciable à votre santé.

ÉTABLISSEMENTS DUPRÉ ET PERRIN, 15, rue Louis-Blanc, Levallois (Seine). Tél. PER. 49-12 et 49-13. Pose gratuite à Levallois. Port gratuit en province. Notice F sur demande.

... seul l'Extincteur O. B. vous la sauvera.

UN poinçon découpeur permet l'ouverture de l'appareil de la même façon qu'une simple boîte de conserves et le rend ainsi infuyable, incassable et permet à volonté l'arrêt de son fonctionnement. L'extincteur O. B. peut donc fonctionner plusieurs fois : son rechargement est immédiat.

Notice E. N. gratuite sur demande.

EXTINCTEURS O. B., 66, route de la Reine, Boulogne-sur-Seine. MOL. 40-91.

A CÉDER PAR PARTICULIER

2 très beaux chevaux anglo-arabes 5 ans, primés concours chevaux de selle, aptes à chasser - très bien mis par ex-officier du cadre noir - faciles, peuvent être montés par dame - vendus de confiance.
TARRIN, 40, av. Foch, Paris.

Château l'Epinay
St Epernon
CERONS, GRAVES SUPÉRIEURES
190 fr. la bouteille, taxes comprises.
Servir frappé sur les huîtres et le poisson.
Georges BERT, Propriétaire à BARSAC (Gironde).
Représentants sérieux acceptés.

UN CADEAU de GOUT est SIGNE
GERFAUX
MAISON FONDÉE EN 1851
EN VENTE DANS LES MEILLEURES MAISONS DE BIBELOTS D'ART
GROS : 5, rue des Haudriettes, PARIS-IIIe. Téléphone : ARChives 34-20

HOTELS et VILLÉGIATURES

ILE-DE-FRANCE
Sur route FONTAINEBLEAU, auberge du
" PETIT RELAIS "
prendrait pensionnaires.
Prix modérés. Cuisine soignée.
PRINGY, par **PONTHIERRY** (Seine-et-Marne).

AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses.
Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

ALPES-MARITIMES
Gd HOTEL DU CAP FERRAT
SON RESTAURANT, SA PISCINE, SA PLAGE

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

CHÂTEAU DE ROLLAND
BARSAC - SAUTERNES

205 fr. la bouteille franco, taxes comprises.
Servir frappé sur foie gras, volailles, fromages, mendiants.
Pierre BERT, Propriétaire à BARSAC (Gironde).
Représentants sérieux acceptés.

PAUC 4

EN VENTE MAINTENANT CHEZ LES MEILLEURS PARFUMEURS

D'ORSAY-PARIS

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1947.
Imprimeur n° 33.